

REGARDS CROISES
REVUE TRIMESTRIELLE
N° 010

L'INTERCULTUREL POUR LA PAIX

GOMA

Janvier 2004

TABLE DES MATIERES

| | |
|---|----|
| Editorial (<i>Onesphore Sematumba</i>) | 5 |
| I. La culture et l'interculturalité: ressources et richesses dans la lutte contre la fragmentation (<i>Christiane Kayser</i>)..... | 8 |
| II. Il était une fois... le ballet interculturel du Nord Kivu | 8 |
| 2.1. Le rôle du Barza (<i>Alexis Kalinda Salumu</i>)..... | 8 |
| 2.2. Le ballet m'a ouvert aux autres (<i>Fabrice Mumpfirts</i>)..... | 10 |
| 2.3. Pour une autonomie du ballet (<i>Ibrahim Kubuya</i>)..... | 13 |
| 2.4. Du face à face à la compénétration (<i>Willy Kakitsa</i>)..... | 17 |
| 2.5. Les signaux interculturels pour une vraie réunification de la nation-mosaïque congolaise (<i>Prosper Hamuli</i>)..... | 24 |
| III. Le ballet, ce choc qui fait du bien ! | 27 |
| 3.1. De l'intraculturalité à l'interculturalité (<i>Willy Kakitsa</i>)..... | 27 |
| 3.2. « Ce n'est pas possible... » (<i>Prosper Hamuli</i>)..... | 30 |
| 3.3. Un filon pour les bâtisseurs de paix (<i>Onesphore Sematumba</i>)..... | 32 |
| IV. Echos du week-end interculturel 2002 | 36 |
| 4.1. Poésie | 36 |
| Le Nyiragongo (<i>Katshuva</i>)..... | 36 |
| Marâtre (<i>Kyahi</i>)..... | 37 |
| Provisoire (<i>Rudahigwa Kika</i>)..... | 38 |
| Pauvre Nyiragongo (<i>Safari Balingene</i>)..... | 39 |
| Un jour viendra (<i>Chancy Chiragane</i>)..... | 41 |
| Amka Kongo (<i>Muthaka</i>)..... | 41 |
| O toi mon pays que j'aime (<i>Innocent Ntawigira</i>) | 43 |
| Lueur d'espoir (<i>Muhindo Visombwere</i>)..... | 44 |
| 4.2. Mémoires de la ville de Goma | 44 |
| 4.2.1. La construction de la ville de Goma (<i>Thomas Kibira</i>)..... | 45 |
| 4.2.2. Les défis de Goma face à l'histoire régionale et aux menaces naturelles (<i>F.-X. Nzabara Masetza</i>)..... | 46 |

EDITORIAL

« L'homme ne peut changer le monde que s'il sait que le monde peut être changé et qu'il peut être changé par lui ». (Paulo Freire)

Notre pays s'est engagé, depuis la signature des accords de partage des pouvoirs de Pretoria en décembre 2002 sur la voie de la cessation des hostilités militaires. La classe politique a fini par comprendre, un peu si pas trop tard, que toutes les guerres ne se terminent véritablement que par là où elles auraient dû commencer, ce est-à-dire par la négociation. Les populations observent, depuis un semestre déjà, les faits et gestes des institutions mises en place pour les sortir de ce marasme généralisé dans lequel elles sont plongées depuis si longtemps. Après avoir applaudi à se rompre les bras à la réunification de l'espace territorial congolais et à la réunion dans la capitale des ex-belligérants, l'heure est maintenant aux interrogations. Ces institutions –là répondront-elles aux attentes de ces populations civiles que les différents régimes ont accablées des devoirs sans leur consentir aucun droit ? Ces institutions vont-elles finir par admettre que les pouvoirs ne sont pas l'apanage d'une classe mais bien la chose du Congo qui devait être la mieux partagée ? La réponse à ces questions fondamentales définira l'image qu'ont de leurs compatriotes les politiciens congolais. L'attente principale des populations, c'est la paix, la vraie. Cette paix qui signifie plus et mieux que le silence des canons. Cette paix des cœurs qui se sentent et s'acceptent. Cette paix qui est fierté de soi et respect de l'autre. Et cette paix-là ne viendra pas de Kinshasa ! Elle est à la portée de chacun et de tous. Car ce Congo peut et doit changer mais il ne sera changé que par toi et moi, citoyens conscients des aliénations et des contraintes auxquelles nous sommes soumis, pour les dépasser et devenir enfin, les acteurs et non les victimes de notre devenir et de notre histoire. Et cela est possible.

Notre manager, Aloys Tegera, nous rapporte souvent cette anecdote, de l'enfant qui priait pour changer le monde. Je vous la rapporte : « Seigneur, donne-moi assez de force pour changer le monde », priait-il. A quarante ans, l'enfant devenu adulte se rendit compte que le monde n'avait toujours pas changé. Il revit sa prière à *la baisse* : « Seigneur, donne-moi assez de force pour changer ma femme ». A soixante ans, il dut se rendre à l'évidence : sa femme n'avait pas changé ! Dépité, il lança sa dernière incantation : « Seigneur, donne-moi assez de force pour me changer moi-même ». Le résultat fut à la mesure de l'attente. Notre bonhomme n'eut qu'un seul regret, celui d'avoir négocié le changement par le mauvais bout et, du coup, d'avoir perdu beaucoup de temps.

La démarche interculturelle de Pole Institute s'inscrit dans cette vision de procéder au changement par étapes, de l'individu à la communauté et aux communautés, avant d'aborder les fresques plus complexes. C'est dans cette optique que depuis quelques années, notre Institut s'est lancé dans cette aventure de partage interculturel, dans une région qui sortait encore des conflits sanglants, dans cette ville de Goma dont près de la moitié des habitants sont des déplacés victimes des violences dues essentiellement à l'intolérance. Le pari était risqué, mais à petits pas, avec la collaboration du Barza intercommunautaire, des chefs des communautés ethniques, de la division provinciale de la culture et des arts et d'autres partenaires significatifs du Nord Kivu, nous avons contribué à la relance de la culture du dialogue et de l'acceptation mutuelle. A partir des pas des danses partagés, les populations de cette province du Nord Kivu se sont appropriées leur culture, une et plurielle à la fois. Le bouquet a été la mise en place du ballet interculturel du Nord Kivu, qui résume en

lui-même le rêve de paix et de complémentarité de ces populations fatiguées par des années de manipulation politicienne. La première sortie de cette troupe qui fait aujourd'hui la joie de toute la province a correspondu avec le premier anniversaire de l'éruption du Nyiragongo. Comme pour défier toutes les forces destructrices qui ne peuvent venir à bout des populations conscientes de la force que représente leur union !

Ce sont les péripéties et les témoignages des acteurs et des témoins de cette aventure interculturelle que nous reproduisons dans ce dixième numéro de **Regards Croisés**, avec, en prime, un échantillon des poèmes composés par les jeunes de Goma, et deux témoignages sur l'histoire de cette ville-carrefour. Dans son témoignage, Papa Thomas Kibira, ancien de la ville de Goma, parle des premières constructions de la ville « matérielle » ; quant à monsieur François –Xavier Nzabara Masetza, l'actuel maire, témoigne de l'esprit d'une ville « ouverte » qui a toujours accueilli les victimes de l'intolérance et qui résiste à l'adversité de son environnement, notamment aux colères intempestives du volcan Nyiragongo. Les poèmes et les témoignages ont été recueillis à l'occasion du week-end interculturel de décembre 2002.

A voir le choc positif que déclenche le ballet interculturel sur les spectateurs médusés de voir cette belle harmonie dans la diversité acceptée et affichée, nous n'hésitons pas de croire que, dans un avenir proche, la paix, la vraie, pourrait cesser d'être une utopie. Ce qui nous conforte dans la voie que nous avons choisie de construire la paix à partir de l'interculturalité et de la lutte contre toutes les manipulations ethnicistes dont le résultat est la fragmentation des populations et leur fragilisation, comme le dit notre consœur Christiane dans l'article qui ouvre ce numéro.

Nos vœux les meilleurs pour l'année 2004.

*Onesphore Sematumba.
Janvier 2004*

I. LA CULTURE ET L'INTERCULTURALITE : RESSOURCES ET RICHESSES DANS LA LUTTE CONTRE LA FRAGMENTATION

Tous les deux ans, les maires et les élus locaux d'Afrique se réunissent dans une ville du continent pour traiter de différents sujets en rapport avec la gestion de leurs entités et des peuples qui les habitent, dans le cadre des Africités. La session de 2004 s'est tenue à Yaoundé. Notre consœur Christiane y a représenté notre Institut qui y était invité pour faire une contribution autour du thème « Culture et Conflit ». Le texte ci-après se base en partie sur la présentation qu'elle y a faite au nom de Pole Institute.

Depuis sa création, Pole Institute a mis un accent particulier sur le travail interculturel. Si au niveau international nous sommes surtout connus pour nos travaux de recherche sur les ressources naturelles (coltan et pétrole en particulier) au niveau local nous sommes le plus visibles et nous jouissons même d'une certaine popularité pour les week-ends interculturels que nous organisons régulièrement dans la ville de Goma dont est notamment issu le ballet interculturel du Nord Kivu.

Quand les organisateurs des rencontres **Africités** de 2004 qui rassemblaient en décembre 2004 à Yaoundé au Cameroun des élus locaux et des acteurs de la décentralisation de l'Afrique entière ont demandé à Pole Institute de contribuer par une présentation sur notre travail culturel et ses impacts par rapport aux conflits aigus, j'ai été amenée à réfléchir de façon plus systématique sur ce domaine de notre travail.

Contrairement à ceux qui fustigent les cultures africaines comme frein principal au développement de l'Afrique¹, Pole Institute a fait l'expérience que la négation des racines culturelles plonge les populations dans le vide absolu. Le manque de dignité et l'absence de valeurs sont parmi les plus grands fléaux de notre siècle. Oui, certains éléments culturels sont porteurs d'inégalités, d'injustices, de gaspillage de ressources, de haine et d'exclusion (comme d'ailleurs partout dans le monde), mais certains autres éléments permettent de résister à la pauvreté, à la colonisation culturelle, aux manipulations politiques et surtout à l'humiliation et au désespoir. Personnellement, je constate dans les différents pays africains où j'ai le privilège de travailler (RDCongo, Sénégal, Cameroun, Mali entre autres) que les ressources humaines sont la plus grande richesse du continent et que le moteur principal des femmes et des hommes est l'ancrage dans leurs cultures. C'est à partir de là, qu'une **modernité, une citoyenneté adaptée** peuvent se développer de façon durable.

Pole Institute s'est donné comme une de ses finalités de contribuer à:

- ***la formation d'un type nouveau de personne indépendante d'esprit, **enracinée dans son identité tout en étant ouverte au monde.*****

Pour cela nous avons adopté des principes directeurs:

¹ *Le dernier et navrant exemple est le livre de Steven Smith, Négrologies, Paris 2003, qui au milieu d'une foule de détails bien recherchés, argumente fortement dans cette direction et arrive au passage même à justifier certains aspects de la politique „françafrique“.*

- *Commençons par les réalités et essayons de comprendre et d'analyser ce qui se passe*
- *Acceptons et respectons les différences*
- *Facilitons l'expression des uns et des autres par le croisement des regards*
- *Construisons et maintenons la confiance.*

Notre travail dans le domaine interculturel a dès le début été lié aux efforts pour contrer la manipulation ethniciste, l'exacerbation des conflits et la fragmentation.

Pole Institute a résumé cela dans objectif centré sur le culturel:

- *Œuvrer pour le dépassement de l'ethnicité par la valorisation des identités communautaires complémentaires afin d'aboutir à une cohabitation pour un destin commun à travers des espaces de partage interculturel.*

Dans le cadre de cet objectif, nous travaillons sur des axes divers :

1. Les week-ends interculturels permettent une valorisation et une visibilité des activités culturelles.
 - Le ballet interculturel du Nord Kivu au sein duquel toutes les communautés ethniques dansent ensemble les danses des uns et des autres.
 - Les jeunes artistes qui le composent se convertissent de plus en plus en ambassadeurs de l'interculturalité et de la paix
2. Nous facilitons un travail de mémoire sous le thème: ***Se rappeler l'histoire/les histoires:***
 - Dans ce cadre nous avons organisé une manifestation sur l'histoire de la ville de Goma
 - nous accompagnons le travail du devoir de mémoire en collaboration avec le Barza Intercommunautaire et
 - nous avons organisé un concours des arts culinaires.
3. Nous mettons un accent particulier sur le travail culturel des **jeunes:**
 - Nous organisons des concours de poésie dans les écoles de Goma
 - Nous travaillons avec des troupes de théâtre
 - Nous incluons des défilés de mode dans les week-end interculturels.

Pour que tout ce travail laisse des traces et soit accessible aussi pour ceux qui ne sont pas sur place, nous faisons des efforts d'information et de capitalisation. Ceci s'inscrit dans l'objectif suivant:

- **Développer une stratégie d'information autonome, responsable, critique et conscientisante :**
 - *en luttant contre la rumeur et la manipulation, la désinformation et l'ignorance,*
 - *à travers le recueil et la mise en valeur de l'expression libre des populations,*

- *et la diffusion d'analyses et d'informations sur la région et au-delà, afin d'armer la population contre les manipulations et la désinformation à travers la cellule d'information inter-active locale et internationale.*

Le travail interculturel au 21e siècle: quels défis?

Dans une conjoncture internationale dominée par la pensée unique, le règlement des comptes au lieu du règlement des conflits, la loi du plus fort et l'uniformisation culturelle sur base de dictat économique,

dans une conjoncture nationale et régionale marquée par d'un côté l'espoir d'une transition vers la paix et de l'autre la prolongation des conflits violents locaux, des logiques de pillage économique, des politiques du ventre et de l'infantilisation des citoyens,

quel est l'utilité et quel est l'impact possible d'un travail interculturel?

Si nous partons du principe que le Congo ne peut se reconstruire que par le bas, l'économie locale, les débuts de citoyenneté locale, les réseaux de solidarité locaux sont les fondements sur lequel un Etat viable peut émerger.

Cela ne peut se faire sans la construction de valeurs partagées au-delà des affiliations ethniques et religieuses, mais qui les prennent en compte et les respectent. Nous devons promouvoir et valoriser **le métissage**.

Les ancrages culturels démythifiés et croisés sont une force déterminante dans la lutte contre la misère, la culture de la haine et de la mort et l'écrasement de la dignité.

C'est également à partir des ancrages culturels que peut se développer une résistance contre les logiques de violence. Comme Loïc Barbedette souligne à juste titre par rapport à « l'air du temps », ce qui est nouveau ce n'est pas la violence, c'est le rapport à la violence, c'est une avancée insidieuse des comportements de soumission qui peuvent prendre des formes très diverses.² En résistance contre cela, **l'insoumission ou l'insubordination**, ne sont productives que si elles se fondent sur des valeurs claires et partageables. Où les puiser, si ce n'est pas dans les différentes cultures existantes et – avec un peu de bricolage – dans des efforts créatifs, des métissages, enracinés dans l'existant ?

A Yaoundé lors d'Africités, Anicet Mobe nous a parlé de façon fascinante de la musique congolaise/zaïroise des années 50 et 60, de son rôle dans l'avancée vers l'indépendance. Et j'ai découvert avec stupéfaction que cette musique à laquelle s'identifient à ma connaissance tous les Congolais, (y compris ceux qui fonctionnent selon des logiques d'exclusion : Je suis Congolais, mais toi tu ne l'es pas), que cette musique qui jusqu'aujourd'hui est avec le football un des piliers de l'identité nationale congolaise, est un pur produit de métissage de musiciens de la côte ouest, les saxophonistes par exemple ayant au début été sans exception des Anglophones du Nigéria et du Ghana!

² Loïc Barbedette, Retour de Bonneville 2004. Il explicite: „La contrainte au service du « bien » (et son acceptation comme allant de soi), voilà un discours commun à l'administration Bush et aux tenants du devoir d'ingérence humanitaire. Mais de quel « bien » s'agit-il, et qui le détermine ? *Big Brother* ? Il me semble qu'il y a un nouveau « sujet social » que l'on est en train de constituer, et que ce n'est pas particulièrement celui que nous souhaitons promouvoir. Or cette façon de faire, « cela marche », cela donne des « résultats » certainement plus rapides et plus visibles que nos façons de faire.“

Quel bel exemple de la richesse, de la signification profonde et des valeurs productives du métissage et de l'interculturel. Et quel signe d'espoir pour notre travail interculturel!

*Christiane Kayser
Janvier 2004*

II. IL ETAIT UNE FOIS... LE BALLET INTERCULTUREL DU NORD KIVU

2.1. LE ROLE DU BARZA.

Point de vue de KALINDA SALUMU Alexis, membre du Barza

Les communautés ethniques peuplant le Nord-Kivu ont senti la nécessité et réalisé l'exploit de créer une assemblée regroupant les délégués de chacune d'elles dans l'objectif de remplacer la logique de la violence par la culture du dialogue. Cette assemblée appelée Barza Intercommunautaire du Nord-Kivu a son siège à Goma. KALINDA SALUMU Alexis en est le trésorier. Nous l'avons rencontré en septembre dernier, chez lui. Il nous dit tout l'intérêt du Barza pour le travail interculturel et spécialement pour les hommes qui s'y emploient à travers les activités du Ballet Interculturel.

POLE (P.) : Quelle relation existe-t-il entre le ballet et le Barza ?

KALINDA (Kal.) : Bon, la relation qu'il y a là, disons que le Barza intercommunautaire est un espace où nous avons voulu nous rencontrer pour discuter des voies et moyens de dialoguer. Huit tribus se sont mises ensemble, et les pygmées nous ont rejoints après, pour que cesse cette guerre.

Après avoir réussi à nous asseoir autour d'une même table, il nous fallait trouver des actions concrètes et c'est cette nécessité qui a fait germer l'idée d'un ballet. Au début, chaque communauté tribale avait son groupe de danseurs nyanga, hunde ou autre. Et c'était bien ! Nous nous sommes rendus compte que chacun de ces groupes pouvait apprendre les danses des autres. Cette idée s'est imposée à nous comme une façon de montrer à tous que nous appartenions à un seul et même pays. Et c'est la naissance du ballet ! Chaque communauté a fourni 5 danseurs chargés d'apprendre aux autres et d'apprendre eux-mêmes des autres pour se produire comme un instrument chargé de faire passer le message de paix.

P. : Le ballet est déjà là, il doit évoluer. Faut-il qu'il soit géré par Pole, le Barza ou qu'il se gère lui-même ? Quelle est la bonne direction ?

Kal. : Le Barza n'a aucun problème avec le ballet. Ce sont nos enfants, nous sommes avec eux. Barza et ballet sont deux manières d'exprimer le même message que nous avons commencé à diffuser bien avant. Autant le Barza est le lieu où s'échange la parole entre nous, autant le ballet est le lieu où des hommes différents partagent la même danse. Ils doivent donc rester à nos côtés et vivre avec nous. Ce qui n'exclue pas qu'ils aient leurs propres structures qui traitent avec les nôtres. Nous

sommes prêts à les aider moralement et même financièrement. Nous n'avons pas besoin de nous immiscer dans la gestion de leur caisse. Notre intérêt est qu'ils diffusent notre message et nous reconnaissent comme leurs vieux, leurs aînés. C'est pourquoi par exemple, sur ce qu'ils encaissent, ils peuvent décaisser même un dollar symbolique et le remettre au Barza en guise de reconnaissance et de respect pour leurs vieux que nous sommes.

P. : Pourriez-vous nous préciser le rôle de KAKITSA dans l'évolution du ballet ?

Kal. : Kakitsa Sibabindula c'est l'un de nous. Il était président de la commission sociale et culturelle qui se chargeait des danseurs pour le compte du Barza. Quand Pole est venu solliciter notre appui à son projet de ballet, nous avons accepté d'autant plus que nous-mêmes avions déjà cette idée-là et une personne ressource. La division provinciale de la culture et des arts viendra aussi se joindre à nous et insister pour que nous acceptions dans notre ballet un groupe qui exécute des danses originaires du Maniema. Nous n'y avons vu aucun inconvénient. Alors, comme Pole disposait de fonds, il a commencé à financer la formation technique du Ballet, et nous, nous sommes intervenus pour soutenir cette action en motivant tous les indécis, les hésitants et tous ceux qui restaient encore réticents.

C'est vrai, il est peut-être important de signaler qu'il y a eu, à un certain moment, un relâchement du suivi du ballet de notre part, et c'est Kakitsa seul qui continuait à l'encadrer. Nous serons réveillés en apprenant que notre ballet intercommunautaire était devenu leur ballet interculturel, nous ne savons pas comment. Et la question ne pouvait pas être posée à Kakitsa car lui se considère maintenant comme un technicien indépendant et Pole le prend comme tel. Peut-être que nous devrions le remplacer par quelqu'un qui accepte de faire strictement le relais entre nous et le ballet et qui affiche sa conviction que rien ne doit nous séparer du ballet.

P. : Revenons au ballet lui-même, est-il en bonne santé ?

Kal. : Le ballet se porte très bien. Et pour preuve, il se fait beaucoup apprécier partout où il passe. Sa plus grande difficulté, c'est l'argent. Et comme nous n'en avons pas, nos jeunes gens seraient tentés de s'accrocher au premier qui en aurait à leur proposer. Là je tiens à attirer l'attention de tous sur une réalité simple : si le ballet prend ses distances avec nous et notre message, nous serons dans l'obligation de créer un ballet-bis. Ce qui ne manquera pas de semer le trouble et la confusion. Au contraire, nous avons intérêt à rester unis et à travailler de concert pour que notre message soit plus crédible.

P. : Quelle serait la formule idéale pour faire progresser le ballet ?

Kal. : Le ballet ira de l'avant avec les encouragements de tous. Seulement il doit revoir ses structures, mettre au point un comité de gestion ou une sorte de comité directeur où siègeraient des délégués de Pole, du Barza, du ballet, et de la division de la culture et des arts. Comme ça, s'ils ont de l'argent, cet argent ne servira qu'au ballet. Nous n'avons pas besoin de leur argent. Au contraire, nous devrions leur en trouver comme fait Pole. Toutefois nous tenons beaucoup à cet honneur d'être reconnus comme promoteurs du ballet. Nous devons conseiller et encourager nos jeunes du ballet, et eux, à leur tour, doivent savoir reconnaître qu'ils sont nos enfants. La collaboration entre nous : voilà le maître-mot qui doit guider nos relations.

P. : Et si on faisait du ballet une ONG ?

Kal. : Pour moi c'est l'échec garanti. Ils n'iraient pas loin avec ça. Croyez mon expérience avec les orchestres, s'ils font ça, ils perdent leur autonomie et vont connaître tout ce que nous connaissons dans les orchestres : scissions, jalousies, manque de respect... Ce n'est pas de cela qu'ils ont besoin. En devenant un orchestre ou une ONG, ils se mettront au service de quelqu'un ou d'un groupe et se trouveront dans l'obligation d'exalter les idées de ce sponsor même si elles sont contraires au message de paix. Et là c'est la déviation. C'est la fin du ballet !!

P. : Un dernier message pour les lecteurs de Pole ?

Kal. : Pole est vraiment à féliciter et à encourager. C'est notre partenaire privilégié. Plus que l'aide financière, Pole fait pour nous un lobbying qui nous fait connaître même à l'extérieur du pays. Et pour ça nous lui sommes vraiment reconnaissants. Il n'y a pas de différend entre nous à propos du ballet, au contraire, nous promettons à Pole Institute que nous allons nous impliquer davantage dans le soutien au ballet. En tout cas cette fois-ci le suivi sera assuré.

*Entretien réalisé
par Prosper Hamuli-Birhali*

Jeudi, 12 septembre 2003

2.2. LE BALLETT M'A OUVERT AUX AUTRES

Entretien avec Fabrice MUMPHIRITSI, danseur au ballet

Nanti de la richesse de sa culture, le danseur traditionnel se sent investi d'une mission : perpétuer la mémoire et la sagesse des Anciens. C'est pourquoi le danseur Fabrice Mumphiritsi, qui se dit lui-même le cadet des vieillards, se sent habité par un feu intérieur qui le fait naviguer à contre-courant de la tendance des jeunes de son âge. La recherche de la reconnaissance est une autre de ses motivations, et le public l'encourage dans ce sens. Alors, vivement la promotion de la culture et des acteurs, et si avec cela on peut œuvrer pour le rétablissement et le renforcement de la paix, c'est encore mieux !!

POLE (P.) : En entrant au ballet, de quel groupe veniez-vous ?

FABRICE (F.) : Du groupe hunde, LUANDA.

P. : Comment ce groupe s'est-il formé ?

F. : Nous sommes partis d'un constat : la culture hunde était méconnue. Pour la faire connaître, nous avons commencé par réunir des enfants pour leur apprendre la danse de chez nous. Petit à petit, nous en sommes arrivés à former le groupe Luanda.

P. : Votre expérience a-t-elle été bénéfique ?

F. : Bien sûr. A partir de cette activité, beaucoup de gens s'éveillent à la culture. En tout cas, plus personne ne nous prend pour des farceurs.

P. : En avez-vous tiré un profit personnel ?

F. : Aujourd'hui j'ai élargi le cercle de mes connaissances. La danse m'a ouvert au monde. J'ai découvert qu'elle pouvait valablement remplacer le football ou les autres sports. Ensuite, j'ai fait pas mal de rencontres et j'ai découvert plusieurs contrées de mon pays grâce à la danse.

P. : Comment êtes-vous arrivé au ballet ?

F. : L'idée a été lancée, puis une réunion a suivi. C'est là qu'il a été décidé que chaque groupe fournirait cinq danseurs. Comme je présidais mon groupe, j'ai préféré m'y aventurer le premier, pour voir, avant d'y entraîner les autres.

P. : D'où est venue l'idée du ballet interculturel ?

F. : A mon sens, c'est une initiative de Pole Institute, du Barza et de la Division provinciale de la culture et des arts, les trois ensemble. Mais c'est surtout Pole qui s'y est impliqué plus que les autres. En tout cas Pole nous a beaucoup aidés.

P. : Quel est le plus que t'apporte le ballet, par rapport à ton groupe d'origine, LUANDA ?

F. : Ce qui est incontestable c'est la mise en pratique de la cohabitation pacifique. Nous essayons de nous connaître un peu plus entre communautés qui ne pouvaient jamais partager une occasion de joie ensemble. C'est avec plaisir que j'exhibe aujourd'hui les danses des autres communautés et vice et versa.

P. : L'entente est-elle parfaite entre vous ?

F. : On a déjà oublié comment on se bat ! Vous savez, danser et chanter élèvent l'esprit vers ce que l'homme a de plus noble et lui fait oublier ses bas instincts.

P. : Mais tout de même, ne dit-on pas chez nous que ce sont deux pierres proches l'une de l'autre qui se frottent ?

F. : Venez voir les blagues que nous faisons entre nous, vous serez édifié. Nous faisons un travail sérieux, il faut être sérieux.

P. : Vous, en tant que quelqu'un qui a des responsabilités au sein du ballet, dites-nous, à quel niveau êtes-vous aujourd'hui ?

F. : Vous savez, la culture est une partie de l'homme mais qui s'acquiert lentement. Voyez même dans le sport, on ne connaît pas tout d'un seul coup ! Nous avons commencé petit à petit, d'abord par la danse, mais ce que nous avons maîtrisé en premier c'est le chant. C'est par la suite que nous avons progressivement associé le chant à la danse. En tout cas, moi que vous voyez, si j'exécute une danse umudiho, vous me prendrez pour un Hutu. Et les autres c'est la même chose. C'est à ce niveau que nous sommes aujourd'hui.

P. : A présent, quelles sont les difficultés que vous rencontrez en tant que groupe ?

F. : D'abord nous n'avons pas d'instruments en nombre suffisant. Pour nos tenues de scène, nous devons chaque fois nous débrouiller. Quant aux moyens financiers, inutile même de commencer à en parler.

P. : Mais, malgré toutes ces difficultés, vous avez quand même des ambitions pour l'avenir. Vers où voulez-vous évoluer ?

F. : Quand nous suivons la presse : journaux, T.V., nous constatons que les autres cultures sont déjà très avancées. Alors que nous, nous tournons au niveau de la province ici, les autres sont déjà au niveau national voire international. C'est à ce niveau que nous devons nous hisser nous aussi. Nous devons parvenir à nous faire remarquer par les chaînes étrangères.

P. : Si vous voulez aller au niveau international, il vous faut un message et des priorités. Quel est essentiellement le message du ballet ? Et dans un proche avenir, quelles sont les personnes et les régions qui ont prioritairement besoin de ce message ?

F. : Je peux avancer que ceux qui ont besoin de notre message sont d'abord les pays ou les communautés qui vivent en conflit ouvert. Notre message, c'est un message sur la cohabitation pacifique, la paix. Si nous vivons ensemble et dansons ensemble, nous pouvons montrer par-là que nous avons la paix chez nous, une richesse que nous pouvons transmettre aux autres à travers des manifestations culturelles.

Le niveau international dont je parle, je l'évoque dans le cadre de la promotion de la culture. Les autres, dont j'ai parlé tantôt, ne fabriquent pas de messages à vendre par le biais de la culture. Ils se font connaître. Ils font la promotion de leur culture.

P. : Vous avez dit qu'il y a des pays en conflit ouvert ou en relations conflictuelles. Là, présentement, quelles sont les régions qui auraient besoin du ballet et du message du ballet ?

F. : J'imagine que le Burundi vit les mêmes problèmes que nous traversons. Au Rwanda, ça va un peu, mais je sens qu'ils auraient besoin d'être rassurés que l'aventure de la guerre c'est fini chez nous !

P. : Est-ce qu'il n'y aurait pas de région à cibler à l'intérieur de notre pays d'abord pour éviter le risque d'aller ailleurs avant d'avoir pacifié chez nous, vu que nous sortons à peine de la guerre ?

F. : Si on parle de cible, alors c'est tout le Congo qui est concerné. Parce que tout le Congo a besoin du message de la cohabitation surtout les régions qui ne se sont pas encore inscrites dans la ligne de ce que nous faisons. Là on a besoin, non seulement de recevoir le message de paix, mais aussi de le vivre.

P. : Une dernière question : votre message particulier à tous ceux qui connaissent le ballet, à tous ceux qui ont les moyens de vous appuyer, peut-être même à l'autorité politique !

F. : Aux admirateurs, à nos fanatiques, je demande de suivre notre exemple. Nous ne perdons pas notre temps. Nous réagissons, au lieu de rester passifs devant la guerre qui détruit nos vies et ne nous avance à rien. Nous les remercions aussi pour leur soutien moral qui nous valorise.

J'invite les autorités politiques à nous soutenir, parce que ce qu'elles lancent en paroles, c'est ce que nous faisons en pratique. Nous sommes dans le même schéma. Nous suivons le même itinéraire. Elles se battent pour la cohabitation pacifique et la réconciliation nationale, nous n'avons pas un objectif contraire à celui-là.

Ceux qui peuvent nous soutenir, nous tendre la main, doivent savoir que nous ne pouvons rien sans eux. Leur encouragement, tant matériel que financier, serait le bienvenu. Nous encourageons Pole Institute, le Barza et la Division provinciale de la

culture et des arts à nous pousser à faire un pas de plus. Nous devons dépasser le niveau atteint aujourd'hui.

P. : Cette fois, c'est la toute dernière question. Je vois que tu es jeune, mais, pendant le spectacle, tu as tout l'air d'un vieux. Comment as-tu pu t'intéresser à la culture traditionnelle alors que ceux de ton âge, 26 ans, dansent le ndombolo, ko imiko, mais toi tu entres dans le groupe de danse de ta communauté ethnique, et tu pousses même plus loin jusqu'à intérioriser ce qui caractérise les banyanga, les bahutu ... Comment as-tu commencé ?

F. : Je n'ai pas conscience d'avoir exécuté un plan, un projet réfléchi, construit d'avance. Je crois que j'ai un don, un penchant pour la chose culturelle ou tout ce qui a un cachet culturel, qui rappelle ce qui a trait aux anciens et qui commence à être oublié. J'ai commencé par la chanson, j'ai même enregistré quelques cassettes ; c'est, je crois, la réceptivité du public à mon message chanté qui m'a convaincu du bien fondé de mon action. C'est comme ça que j'ai découvert que ce que je faisais avait de la valeur. C'est ce qui m'a encouragé à continuer et à y mettre plus de sérieux.

P. : Votre nom ?

F. : Fabrice Mumphiritsi, Mwanchale Wa Bangumwa. Je suis le cadet des vieillards.

*Propos recueillis par
Onesphore Sematumba
et Prosper Hamuli*

2.3. POUR UNE AUTONOMIE DU BALLET INTERCULTUREL DU NORD-KIVU.

Interview avec Ibrahim KUBUYA, président du ballet

Ibrahim KUBUYA, qui s'est entretenu avec nous ce 21 octobre 2003, est président du ballet interculturel du Nord Kivu depuis la mise en place de celui-ci. Hunde, musulman pratiquant et acteur du ballet, comment vit-il ses identités ? Il nous parle de lui et de ce ballet qui préfigure, selon lui, le monde dont il rêve et qui se réalisera, peut-être, demain. Raison de plus pour assurer à ce groupe une autonomie financière. Appel aux bonnes volontés...

POLE (P.) : Pourriez-vous vous présenter à nos lecteurs ?

IBRAHIM (I): Je m'appelle Ibrahim KUBUYA, je suis né dans le Masisi, et réside aux environs de l'hôpital général de référence de Goma. Avec mon épouse, Zaituna Mayo, nous avons la joie d'avoir deux filles et deux garçons, tous en vie. Avant d'évoluer dans le groupe culturel hunde, LUANDA, je suis passé par plusieurs occupations comme greffier, percepteur, et même j'ai été mobilisateur pour le compte du mouvement de libération AFDL en 1996.

P. : Quel était votre rôle au sein du groupe Luanda ?

I. : D'abord il faut savoir que ce groupe a été fondé par Emmanuel Batundi, le fils d'Alexis Batundi qui est aujourd'hui en Europe. C'est une initiative qui m'a tellement intéressé et surtout interpellé au point de me décider à lui apporter mon soutien. Une action aussi utile pour toute la communauté ne devait pas mourir. Avec moi, les

jeunes ont retrouvé un « père », un aîné, un conseiller. Mon premier chantier a été d'organiser le groupe. Nous avons ainsi mis sur pied un comité où se sont retrouvés des gens comme Emmanuel Balingene, Ananie Bateyi, Butoa qui assurait le secrétariat, et bien d'autres comme Léon Batundi, etc.

P. : Quels sont les objectifs du groupe LUANDA ?

I. : On dit souvent qu'il n'y a pas de peuple sans culture. La vision d'Emmanuel était de porter la culture hunde sur la place publique pour la faire connaître et lutter ainsi contre l'idée défendue par certaines Eglises qui prêchaient que nos pratiques culturelles sont païennes et constituent, de ce fait, une barrière sur la route du paradis.

Ce n'est pas seulement la religion qui a voulu enterrer la tradition. L'acculturation a risqué d'emporter le kihunde. Chacun prenait la langue et les habitudes de la région où il se retrouvait : chez les Nyanga, les Nande, les Bahavu, etc. Le groupe Luanda vient avec l'ambition de revaloriser la culture hunde, au moins en ville. Savez-vous, par exemple, que j'ai été surpris un jour de m'entendre demander de mentionner sur mon C.V. ma langue maternelle au moment où les parents poussent très fort leurs enfants à ne pratiquer que le français !

P. : Vous venez de toucher là un point très important, l'opposition, vécue par plusieurs, entre la religion et la tradition. Comment résolvez-vous ce problème en tant qu'individu ? Comment un musulman pratiquant peut-il vivre à l'aise au sein d'un groupe culturel comme LUANDA ?

I. : Ne vous trompez pas sur le message du Coran. Il est clair dans son interdiction de toute danse qui excite sexuellement. Or, nos danses traditionnelles accompagnent diverses occasions de la vie avec des messages éducatifs. On ne danse pas pour se préparer à l'acte sexuel comme on le voit parfois sur certains médias occidentaux. On danse pour amuser, célébrer ou transmettre un message. Et le Coran va plus loin quand il attire l'attention des fidèles sur l'idolâtrie. Je dois éviter tout ce qui peut m'accaparer au point de faire écran entre moi et Allah. Les danses pour appeler les esprits ou offrir des sacrifices ne doivent pas exister dans un groupe où je suis.

P. : Donc vous choisissez une tradition « propre » ! Passons à une autre de vos identités : comment êtes-vous arrivé à dépasser le niveau du groupe Luanda pour vous retrouver au niveau du ballet ?

I. : En tout cas, je vous remercie pour cette très bonne question. Le fait d'être Muhunde, Munande, Muhutu, ne doit pas signifier appartenir à un groupe qui vit en vase clos. Nous sommes tous interdépendants. L'homme seul n'existe pas. Allah me dit : je vous ai fait des tribus différentes, non pour vous séparer, mais pour que vous vous reconnaissiez les uns les autres. Ici, je vais attirer votre attention sur différents aspects qui ont concouru à la formation du ballet. A plusieurs occasions, nous nous sommes retrouvés concernés par le même événement. Il s'agissait souvent de fêtes. Pensez aussi que la principale production alimentaire d'un lieu oblige des ethnies différentes à avoir le même aliment de base ou des pratiques culinaires semblables. Ne parlons pas des mariages et des pratiques agraires et agricoles. Si vous vous installez durablement à Goma, vous mangerez les choux. A l'école, à l'église, à la fête, on se rencontre.

Ensuite, évoquons le passé. Nos problèmes nous ont amenés à la guerre, et la guerre a détruit des biens et des vies. Plusieurs expériences ont été tentées pour

ressouder le tissu social. Je peux citer les activités de pacification, les kermesses, et même certaines activités religieuses au cours desquelles le cas du génocide rwandais était très commenté. Ce message arrive au Rwanda qui invite le groupe Bilumbu à représenter le Nord-Kivu à certaines manifestations officielles. Or, ce groupe exécute des danses du Maniema et de la province Orientale là-bas. Comment peut-il nous représenter ? Cela nous a interpellés d'autant plus que nous étions à la recherche d'un moyen pour pacifier les ethnies en guerre à partir d'échanges culturels.

Après nos réunions stériles avec la division provinciale de la culture et des arts, Pole Institute prend contact avec nous à travers le Barza intercommunautaire du Nord Kivu. Quelques personnalités de cet organe sont toujours impliquées dans nos activités. Je dois avouer que c'est avec l'appui financier de Pole que les choses sérieuses ont commencé. Tous les groupes culturels de danses traditionnelles ont petit à petit accepté de dépasser la méfiance réciproque pour s'accepter mutuellement. C'est ce qui nous a permis d'intégrer le groupe Bilumbu, dont les membres sont des fils de notre province qui exécutent des danses d'ailleurs, et le groupe YOGA, formé d'acrobates.

Depuis lors, Pole nous invite à un week-end interculturel annuel qui a évolué jusqu'à déboucher sur la formation du ballet. Mais j'insiste sur la logistique, les moyens mis en œuvre par Pole ! N'eût été cela, le ballet aurait déjà vu le jour en 1998 et non en 2002. Je passe sur les détails, le ballet est là et, pour continuer, il doit être autonome, vraiment autonome. La division représente l'Etat, Pole est une ONG, le Barza est un organe à caractère politique, le ballet ne se retrouve dans aucune de ces étiquettes. Il est purement culturel. C'est un ballet qui n'est ni interethnique, ni intercommunautaire, il est interculturel. Interculturel parce qu'il regroupe différents groupes culturels, parfois deux par communauté ethnique, et avec un groupe de danses non originaires d'ici. Le dictionnaire vous dira aussi pourquoi des acrobates ont leur place dans un ballet.

Le groupe constitué, il a fallu le structurer. J'ai été élu président au suffrage universel. Dans mon comité, j'ai deux vice-présidents, un secrétaire, un trésorier et des conseillers. Nous avons tenu à ce que chaque groupe délègue un membre pour faire partie du comité de façon que tous participent à la prise des décisions.

P : Puisqu'il faut appeler votre groupe : ballet interculturel, qui en fait partie ?

I : Ce sont des groupes culturels qui le composent. Il y a le groupe Munde des Nande qui ont aussi le groupe Matakio des vieux, vous avez aussi les groupes Kano, Nyanga, Mbuti, Mutongo des Batembo, Intore National, Bilumbu, Iriba des Tutsi et Umudiho des Hutu, Yoga des acrobates et enfin le groupe Kumu des Bakumu qui se retirent peu à peu. Je crois n'avoir oublié personne.

P : Il y a quelque chose qui surprend agréablement les observateurs, et moi personnellement je l'ai remarqué lors de votre passage à Nyamilima, c'est le climat d'entente qui vous caractérise en dehors de la scène. Vous formez un groupe, une sorte de famille. Quel est votre secret ? Quelle est la formation que vous subissez pour que, la tenue de danse ôtée, on ne sache plus qui est hutu, qui est nyanga ou autre ?

I : Le secret n°1, c'est la bonne gouvernance, un bon encadrement, une bonne médiation. Ce résultat n'est pas le fruit du hasard. Dans cette province, les forces centrifuges s'appellent méfiance et extrémisme. Le dirigeant doit être le premier à se dépasser, à être convaincu du message qu'il va prêcher, marteler aux autres. Il ne

faut pas imiter les Eglises qui font asseoir côte à côte, le temps du culte, ceux qui se détestent et qui vont s'empoisonner dès la sortie. Les extrémistes existent et sont actifs. Il faut en être conscient. C'est pourquoi nous mettons l'accent sur la maîtrise de soi, la discipline, et la sollicitude envers ceux qui traversent des difficultés. Un compte a été ouvert dans une coopérative de la place. Nous y versons 20% de notre cachet, et cet argent sert à poser des gestes symboliques mais significatifs à l'endroit des membres malades ou éprouvés selon les termes de nos statuts et règlement d'ordre intérieur.

P : En tant que président, quels sont vos projets pour le ballet ?

I. : Excusez-moi pour n'avoir pas développé le point des difficultés. C'est votre question qui m'y fait penser parce qu'il faudra les surmonter pour avancer. En observant bien, vous découvrirez que tous les acteurs veulent voir en leur activité un travail qui fait vivre. C'est une vérité, mais les ressources actuelles du ballet peuvent tout juste donner un savon à l'acteur et uniquement les jours où nous avons pu décrocher une invitation à nous produire. Après une production, nous nous partageons le peu qui est là, chacun rentre avec 2 ou 3\$ et va s'asseoir pendant des mois. Or, ailleurs, la danse nourrit son homme.

Notez aussi que nous n'avons aucun matériel de sonorisation. Or, il suffirait de peu pour que le ballet soit autonome. Au prix des marchandises à Goma, **la somme de quatre à six mille dollars** (4 à 6000\$ US) nous donne le matériel sono et nous permet d'acquérir un mini bus que nous pouvons exploiter comme taxi. Ce qui nous permettrait d'alimenter quotidiennement notre compte géré par notre comité. C'est un revenu régulier. Notre devis est au bureau du gouverneur de la province, mais nous n'espérons pas outre mesure. Si quelqu'un d'autre peut penser à nous dans ce sens, nous pouvons commencer à réfléchir sur la façon de passer du statut d'amateur à celui de semi-professionnel. Et le ballet est parti !

Il ne suffit pas de s'extasier sur les réussites actuelles du ballet, il faut inscrire en lettres d'or le ballet dans le patrimoine des peuples du Nord-Kivu qui sont entrain de rectifier leurs erreurs et de donner des leçons de bonne conduite. L'Histoire doit retenir le Nord-Kivu comme le lieu où les communautés ethniques vivent des échanges positifs. Et le ballet est très engagé sur cette voie.

Le ballet doit devenir un laboratoire de stratégies pour l'éducation par la culture et la tradition. Pour cela, il a besoin d'un plan de développement basé sur son autonomie. Je rêve du jour où le ballet aura sa propre salle de spectacle, organisera ses propres productions, et sera associé à l'élaboration des programmes scolaires. Si je ne vois pas ce jour, il faut que mon enfant le voie !

*Propos recueillis par
Onesphore Sematumba
et Prosper Hamuli*

21 octobre 2003

2.4. DU FACE A FACE A LA COMPENETRATION

Propos de Willy KAKITSA Sibabindula, coordinateur du ballet

La méfiance entre les communautés qui se sont combattues sur le sol du Nord-Kivu, où elles sont pourtant condamnées à continuer à vivre ensemble, ne peut être vaincue que par des contacts pacifiques détraumatisants et visant le rétablissement de la confiance rompue. Dans ce combat-ci, le dialogue entre les cultures est au premier rang des activités « moteurs de paix ». C'est pourquoi le message de paix et de cohabitation pacifique que le Ballet a su couler sous forme de dialogue-danse fait mouche et augmente sa portée lorsqu'il est couplé avec d'autres activités complémentaires telles que le dialogue-repas, le dialogue-chant, etc., où s'échangent les richesses de chaque tribu. Willy Kakitsa Sibabindula, professeur de mathématiques et directeur de l'Institut supérieur des techniques appliquées de Goma (ISTA) est aussi le coordonnateur du Ballet Interculturel du Nord-Kivu. Il s'étend longuement sur les mérites des groupes folkloriques dans le rétablissement du dialogue entre les ennemis d'hier et sur ce qui, au niveau de l'identité ethnique, expliquerait le déchaînement des passions si l'on adopte une analyse plutôt proche de la psychanalyse, comme il l'analyse dans ce texte, qu'il a bien voulu compléter par une interview (voir page 31)

I. Formation du ballet interculturel du Nord-Kivu :

Fraîchement venu de Kisangani (Haut-Zaïre) fin septembre 1995, j'ai constaté, avec un grand regret, que l'harmonie qui régnait dans les relations entre les ethnies du Nord-Kivu avait été remplacée par des conflits et des guerres interethniques depuis 1992.

Convaincu qu'il était possible de rétablir le climat de cohabitation pacifique et de concorde que j'ai connu pendant mes études primaires et secondaires à Rutshuru, Jomba et Bobandana, je me suis résolu de participer aux activités et initiatives de pacification déjà amorcées. Heureusement qu'à ce même moment naissait l'initiative de la création du Barza intercommunautaire du Nord-Kivu. J'ai été chargé de la commission socio-économique au sein de cette structure de pacification nouvellement créée.

L'idée maîtresse que nous soutenions au sein du Barza était de concentrer les efforts sur le renforcement des éléments qui unissent les populations du Nord-Kivu et en même temps de travailler sur la réduction, si pas la disparition, de ce qui nous divise. Concrètement, les membres de chaque ethnie devaient observer les autres pour déceler chez elle des valeurs culturelles pouvant enrichir les autres.

Pendant qu'au Barza on était en train de mettre sur pied la matière et les idées qui cimenteraient l'entente du groupe, l'Institut Pole programait son premier week-end interculturel et sollicitait le concours de quelques membres du Barza. Aloys Majune et moi-même avons alors été chargés de coordonner et de préparer différents groupes folkloriques. Lors du week-end proprement-dit, les groupes avaient dansé et les invités avaient partagé un bon repas. Et cela pour la première fois depuis des années maintenant.

Comme j'étais chargé des commentaires pour accompagner les danses, je profitais de ce rôle pour lancer les messages et des commentaires en rapport avec la

convivialité séculaire qui a toujours existé entre les communautés du Nord Kivu. Pour moi, ces commentaires et ces questions-messages étaient aussi importants que les danses elles-mêmes. Et ma grande satisfaction, à la fin d'une telle journée, était d'avoir obtenu cette occasion publique, en or, pour lancer des messages aux populations du Nord-Kivu.

Tous ces messages oraux étaient complétés par d'autres écrits affichés aux entrées des artères principales de la ville et aussi sur les tricots que portaient tous les danseurs, les mamans du service, les Présidents des communautés et tous les membres de Pole Institute. Ce que l'on peut retenir de cette première expérience est le fait qu'on ait réussi à mettre les ethnies face à face et à insuffler ainsi le grain de la cohabitation, de la tolérance et de la lutte contre la méfiance. Remarquons tout de même l'oubli de la neuvième ethnie, celle des Mbuti.

Je ne peux pas passer directement au second week-end interculturel sans parler de la seconde rencontre des groupes folkloriques lors d'une kermesse organisée par le pouvoir politique en place. Le Barza avait été chargé de préparer les dits-groupes et avait profité de cette occasion pour imprimer son tricot de Barza intercommunautaire du Nord-Kivu. Ce que j'ai retenu comme moment fort de cette production des groupes folkloriques c'est de m'avoir offert une seconde occasion de lancer encore des messages de pacification.

Je me souviens de ce moment où on a fait passer le message à travers une chanson religieuse très populaire qui dit que « partout où Jésus passait, il ne faisait que du bien ».

En swahili :

Yesu alikoenda alitenda mema ⇒ popote alienda alitenda mema .

Et moi de dire :

Watoto wa Nord-Kivu wanatenda mema ⇒ popote wanaenda...

Wahunde

Watutsi

Je suis allé plus loin en ramassant les politiciens dans la même chanson en disant :

Watoto wa RCD

Et là le refrain devait être :

.....⇒ popote wanaenda, cessez-le-feu !!!

Pour moi, il était important de changer de langage, de changer de qualificatif en flattant les habitants du Nord-Kivu en disant qu'ils font souvent du bien. Ce qui les inciterait mieux à faire effectivement du bien. Pour le politicien, la kermesse avait été organisée à la veille du départ à Lusaka et l'autorité qui représentait le RCD à cette kermesse avait promis qu'ils iraient signer les accords de cessez-le-feu !

Au début les danseurs m'ont dit que je les amenais dans des aventures politiques dangereuses, mais ils ont été satisfaits lorsque l'autorité a répondu, dans son mot, à la revendication. Ce qui était important dans cette manifestation était de pouvoir se retrouver encore une fois en train de danser ensemble et surtout d'avoir revendiqué et obtenu ensemble, un cessez-le-feu car ils ont effectivement signé (peut-être une coïncidence heureuse !). Ceci a sûrement contribué à rapprocher les ethnies.

Lors du deuxième week-end interculturel, le groupe folklorique Umudiho des Hutu avait surpris le public par un rajeunissement et une performance inhabituels. Ils ont ainsi lancé le message ou le défi à relever par toutes les ethnies. On avait également initié les premières danses mobiles à travers la cité tout en diffusant des messages selon lesquels les peuples du Nord-Kivu ne veulent pas de la guerre. Ce jour-là, on a même rencontré des autos blindés en criant : « Non à la guerre ! ». Ce qui a fait rire les spectateurs qui disaient : « Dites-le-leur pour nous ! » Le fond du message de ce jour consistait à appeler la population du Nord-Kivu à ne pas se laisser emballer par des discours de haine tribale, de rester unis.

Par la suite, il y a eu plusieurs activités notamment le défilé de mode, les danses folkloriques, et le grand repas qui avait été préparé par des mamans de toutes les tribus : chacune choisissant et préparant une spécialité de chez elle. Chaque participant voulait goûter la cuisine des autres. Quel joli échange interculturel !! De cette journée, il faut donc retenir le renforcement du face à face et, plus important, un début d'échange, d'acceptation, de partage réel, de rupture avec la méfiance, de cesser d'avoir peur de l'autre, etc. Le message sur le tricot était : « *Tutembeleane, tujenge inchi* » (*rendons-nous visite et construisons notre pays*), c'est-à-dire cassons les barrières qui nous bloquent et pensons plutôt à l'avenir de la Nation, de nos enfants, etc. Notons en particulier qu'en fin de journée une chanson hunde avait été dansée par tous les groupes, chacun à sa façon, à la grande satisfaction de tous.

Lors des préparatifs du 3^{ème} week-end interculturel, on avait voulu répondre à la critique selon laquelle, jusque là, chaque tribu dansait sa propre danse, et en termes de repas, chacune préparait le repas comme chez elle et qu'il faudrait passer à l'étape d'un véritable échange et de complémentarité. Pour cela on a conçu l'idée d'un ballet interculturel du Nord-Kivu. Il s'agit d'un groupe composé des cinq meilleurs danseurs de chaque groupe folklorique et aussi des batteurs. A l'issue d'un entraînement de plus d'un mois, le ballet était né et avait un minimum d'équipement pour toutes les danses. Ainsi, chaque danseur était capable de présenter les danses de toutes les ethnies, y compris les Mbuti. C'est cette nouveauté qui a attiré la curiosité du public surtout lors des danses mobiles à travers la ville. Les gens étaient surpris de voir une fille tutsi exhiber les danses hunde ou nande, ou une fille hunde ou nyanga se débrouiller dans les Intore, une danse traditionnelle des Banyarwanda, etc..

Plusieurs réactions étaient enregistrées parmi les spectateurs :

- Certains regrettaient que le patrimoine culturel soit vendu
- D'autres disaient que la généralisation de ceci supprimerait la guerre
- D'autres disaient que ces efforts n'étaient pas réels et que demain les mêmes gens allaient reprendre la guerre.

Bref, le ballet avait semé le désarroi et constituait un choc culturel de taille. La présence de ce ballet dans la ville de Goma permet d'éviter tout malentendu lié au choix d'un groupe folklorique qui doit animer une manifestation car toutes les ethnies y sont représentées. Ce qui fait passer, à chaque sortie, le message de cohabitation parfaite. C'est ainsi qu'il est très sollicité et s'est déjà produit plusieurs fois depuis qu'il a vu le jour en décembre 2002.

Comme le ballet s'entraîne chaque samedi, et qu'il a effectué 7 sorties en deux mois, la dernière sortie a révélé beaucoup de réalités sur la force du ballet comme porteur d'un message de cohabitation pacifique et comme une manifestation détraumatisante pour des populations sinistrées.

En effet, au sein du groupe, le niveau de compénétration est tellement élevé que tous ne sentent plus cette appartenance ethnique. Ils se sentent membres d'un groupe uni et sans complexe les uns par rapport aux autres. Cela se manifeste par des blagues, des échanges... Le ballet a donc atteint le niveau d'harmonie des relations entre les membres du groupe. Il fallait voir à Nyamilima, en particulier, le Mbuti qui, se sentant intégré, s'est mis à se rouler par terre lorsque ses collègues tutsi, kano, hunde et autres exhibaient la danse mbuti. C'était tout simplement merveilleux !! Lors de cette sortie à Rutshuru, un seul message de cohabitation :

« *Chaque fois qu'à Goma quelqu'un veut recommencer avec son discours de tribalisme, nous le décourageons par nos danses en commun.* » En swahili c'est plus significatif : « *Tunamukemea na michezo yetu* »

L'autre message est celui de demander à cette population d'imiter le ballet en cessant de danser séparément pour mettre fin aux idées de complexe de supériorité, pour les uns, et d'infériorité pour les autres car le ballet permet de goûter à la beauté des danses des autres.

II. La dynamique interculturelle : une construction par étapes

Les conflits et les guerres interethniques au Nord-Kivu sont devenus réalité en 1992. Les activités interculturelles ont commencé en 2000 lorsque les efforts de pacification venaient d'aboutir à une accalmie surtout dans la ville de Goma. Il y avait à ce moment-là des relations extrêmement fragiles car les ethnies s'observaient comme chien et chat. Nous disons donc qu'au niveau de Goma, les populations avaient déjà franchi l'étape initiale des « conflits armés » ou de « guerres interethniques » mais que, si l'on ne prenait pas garde, elles pourraient recommencer.

Les activités interculturelles ont aidé les populations à renforcer l'étape de « face à face » qui venait d'être amorcée avec l'avènement du Barza intercommunautaire. Cette étape a contribué à éloigner des peuples les idées de reprise des hostilités et les a préparés à avancer vers l'étape de « tolérance mutuelle ». C'est à travers ce climat que le dialogue était devenu possible et que les populations passeraient à l'étape de « compréhension mutuelle ».

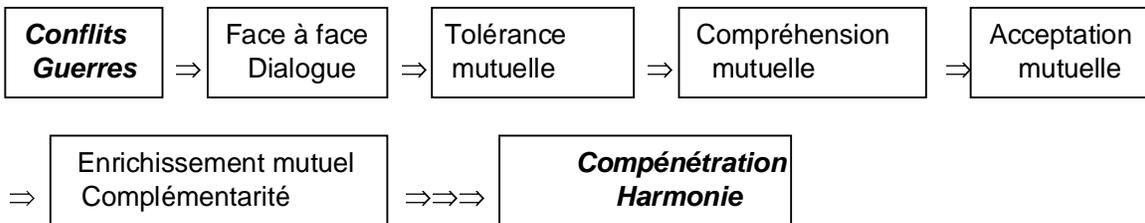
Pour l'interculturel, il s'agit d'un face à face suivi de tolérance mutuelle, et, plus tard, du dialogue et de la compréhension mutuelle par les activités concrètes. Les gens toléraient de manger ensemble.

Chaque ethnie dit ce qu'elle pense en apportant aux autres ce qu'elle mange. Chacune présente sa danse que les autres voient c'est-à-dire que c'est la danse qui parle et les autres tolèrent et apprécient et comprennent qu'il y a du beau chez les autres. Entre-temps, à travers des commentaires, on fait parler les danses et les danseurs. Après, cette compréhension mutuelle engendre l'acceptation mutuelle. Lorsqu'on constate qu'il y a du beau chez l'autre, ceci permet de l'accepter. Par la suite, l'étape de la création du ballet a consacré l'étape d'apprendre cette beauté

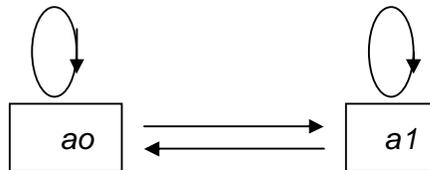
chez l'autre. Il s'agit de l'étape « d'échanges interculturels » ou de « l'enrichissement mutuel » qu'on peut appeler *la complémentarité*.

On peut alors schématiser le processus de pacification de la manière suivante : il y a d'abord l'étape initiale de « *conflits ou de guerre* » qu'on peut noter *a0*, suivie de l'étape des « *face à face* » notée *a1*, des face à face on avance vers l'étape de « *la tolérance mutuelle* », notée *a2*, avec le dialogue devenu possible on chemine vers *une compréhension mutuelle*, notée *a3*, on progresse et on commence « *l'enrichissement mutuel ou complémentarité* » noté *a4*, et le processus se termine par une « *compénétration* » qui est une vie en harmonie et qui est l'étape finale notée *a5*.

Il y a des peuples qui peuvent parcourir ce processus assez rapidement, d'autres peuvent connaître des rechutes à n'importe quel niveau. D'autres peuvent rester stationnaires. D'où le schéma général de tout le processus de réconciliation.



Par exemple, jusqu'en novembre 2003, le conflit HEMA-LENDU en Ituri peut se résumer par ce petit schéma :



En effet, ces deux tribus dépassent rarement l'étape des face à face. Quelques fois elles y restent mais retombent très vite vers l'étape initiale « *le conflit* ».

Les activités interculturelles avec Pole Institute, par contre, vont au-delà de l'étape des face à face. Leur contribution a été de maintenir et de consolider les acquis d'une accalmie fragile et de faire progresser le processus vers les étapes suivantes. Nous devons noter également que les face à face restent présents pour toutes les étapes qui suivent mais sous forme de dialogue. Ici nous précisons : le dialogue en paroles, le dialogue-repas, le dialogue-danse, le dialogue-messages. Bref : les dialogues-actions ou dialogues-actes. Tout ceci pour dire que, dans un processus de réconciliation, il doit y avoir des activités de maintien des acquis et des initiatives actives pour faire avancer le processus, car, même au stade terminal d'harmonie, s'il n'y a plus d'activités de maintien des acquis on peut retomber à l'étape initiale de conflits. Il ne faut pas oublier que les extrémistes présents dans toutes les ethnies ne désarment pas. Leur arme est et reste l'intoxication par la rumeur et la généralisation des cas isolés. D'où la nécessité de maintenir les activités interculturelles.

III. Quelques problèmes du ballet :

Le succès du ballet ne doit pas occulter les nombreux problèmes auxquels il a dû faire face et qui, par moment, avaient des incidences sur certains de ses membres.

- *La persistance d'une dualité parmi les pacificateurs :*

Il y a des pacificateurs dont le fin fond de l'esprit et du cœur reste extrémiste. Ceux-ci ne sont pas contents de voir leurs enfants se produire avec ceux des autres ethnies jugées ennemies. Heureusement, au fil du temps, ces comportements sont de moins en moins forts.

- *La cupidité de certains pacificateurs :*

Ils veulent limiter à l'argent les sorties de leurs enfants avec le ballet, et mettent de côté le message à transmettre.

- *La méfiance d'autres pacificateurs :*

Ils n'ont pas confiance en l'organisation sécuritaire et morale des sorties du ballet et refusent d'autoriser les sorties de leurs enfants, ou acceptent à contre cœur.

- *La personnalité du ballet :*

Elle pose un problème à tous ceux qui veulent avoir une ascendance morale sur le groupe avec des visées sur la gestion et le mouvement du ballet.

- *La survie du ballet :*

Face à la conjoncture difficile, les danseurs partagent tout ce qu'ils gagnent à la fin de chaque production, et n'évoluent pas vers une autonomie ou une indépendance matérielle.

- *La persistance des extrémistes :*

Ils nourrissent régulièrement la rumeur en faisant interpréter tout ce qu'ils vivent en termes de tribu. Ils ont essayé de tribaliser la société urbaine de Goma et de l'intoxiquer par la rumeur. Bien qu'ils ne désarment pas, ils sont de moins en moins écoutés.

IV. Pistes de solutions :

- *Maintenir des activités interculturelles :*

C'est à force de répéter et de diversifier les activités de mise en contact des populations qu'on pourra non seulement garder l'étape de réconciliation atteinte mais aussi augmenter les chances d'aller de l'avant dans le processus. Ainsi, le dialogue parlé devra être renforcé par le dialogue-repas ou dialogue culinaire, le dialogue-danses, le dialogue-visites mutuelles, etc.

- *Multiplier, diversifier et intensifier les alliances :*

Il s'agit des alliances socio-économiques de développement communautaire. Il faut encourager les alliances politiques de cohabitation pacifique, dénoncer et décourager les attitudes d'isolement. A titre d'exemple, on peut faire voir les alliances que nous avons connues entre les populations du Nord-Kivu. Cette analyse peut avoir l'effet d'un miroir interethnique pouvant susciter un amendement dans le sens d'une amélioration des relations entre les autres ethnies.

En outre, la connaissance des causes profondes de la persistance d'un comportement extrémiste chez les membres d'un groupe donné serait un atout qui aiderait à réaménager nos attitudes afin de faciliter l'essor des relations pacifiques.

De manière spécifique, étant Nande moi-même, pour moi, le Nande, par exemple, doit rentrer dans sa culture d'homme de paix et se débarrasser de la haine. Le Belge ayant trouvé en lui un homme à la cohabitation pacifique facile l'avait déployé dans toutes les plantations de l'est du Congo. L'isolement qui se développe dans le grand

Nord et qui a des répercussions sur les Nande vivant dans d'autres milieux est très dangereux car les Nande sont appelés à être plus nombreux à l'extérieur qu'à l'intérieur de leur cher terroir. Les marchandises qui passaient des nuits sur des tables devant les magasins sans être volées, les denrées alimentaires que les paysans exposaient au bord de la route sans la présence d'un vendeur, c'est là le message du vrai Nande, un message d'honnêteté, de non-attachement aux biens matériels, du respect de la vie humaine, d'acceptation de l'autre, et de l'amour du travail pour un développement intégral et harmonieux.

*Willy Kakitsa Sibabindula
Novembre 2003*

2.5. LES SIGNAUX INTERCULTURELS POUR UNE VRAIE REUNIFICATION DE LA NATION-MOSAÏQUE CONGOLAISE.

1. Introduction :

C'est parti en RDC ! Après le partage des postes et des portefeuilles, leurs Excellences font le tour du propriétaire. A quand la réunification des cœurs et des esprits à la base ? Tous ces non-dits et ces questions laissées savamment ou machiavéliquement en suspens ne risquent-ils pas de nous exploser à la figure ? Nous pensons avoir besoin d'une compréhension rationnelle des conflits, des tensions et des processus en jeu pour accéder à une connaissance critique des interactions et avoir un cadre d'analyse qui puisse empêcher d'accepter les explications obscurantistes, chauvines et irrationnelles. C'est dire que c'est à un travail d'information et de clarification des problèmes qu'il faut se livrer pour favoriser et renforcer les bases des relations mutuelles entre nos communautés, base de notre identité. Et là, c'est la société dans son ensemble qui est interpellée pour reconnaître les diverses identités culturelles et promouvoir la résolution des intérêts conflictuels de manière pacifique. C'est le gage de la véritable culture démocratique, celle qui « *ne doit rejeter aucune identité-ethnique, religieuse, linguistique ou culturelle- pas plus qu'elle ne doit se forger aux dépens de l'identité ou de la solidarité nationale.* »(F.Major, Culture et Démocratie, p.3)

2. La leçon tirée de la descente du ballet à Kiwanja en août 2003

La culture comme ensemble de traits distinctifs caractérisant le mode de vie d'un peuple, d'une communauté, est dévoyée et instrumentalisée pour finalement occulter la citoyenneté. L'appartenance à une ethnie est en passe de devenir le critère primordial pour toute décision en rapport avec la Nation, compte tenu aussi du vide sécuritaire et d'Etat. Un danseur traditionnel n'est pas grand chose dans notre société. C'est d'ailleurs une surprise pour nous d'avoir trouvé chez les Hunde, sur la liste des « *mikolere* », les métiers traditionnels, le « *mutsini* », le danseur. Il est apprécié, le temps du spectacle, mais n'est pas payé comme le guérisseur ou le sorcier. Il faut pourtant bien souligner que c'est avec lui que, le plus facilement du monde, « *la découverte de l'autre est celle d'un rapport et non d'une barrière* », pour reprendre la formule de Lévy Strauss. Les spectateurs qui se bouscuaient pour admirer les danseurs du Ballet Interculturel du Nord-Kivu à Kiwanja en août dernier, se voyaient en fait eux-mêmes. De la foule montait, de manière diffuse, une sorte d'acceptation de l'autre dans une volonté de vivre ensemble qui se manifestait par des exclamations, des remarques de découverte, des expressions d'émotions diverses. Malgré leurs différences, leurs identités personnelles, les spectateurs réalisaient fort bien ce qui fait la qualité de la vie : la paix du cœur. A ce moment-là, ce contact culturel créait en fait un espace de partage entre des groupes hier encore opposés. De là à penser que l'interculturel est porteur d'une culture de paix et de développement, il n'y a qu'un pas que nous franchissons allègrement. Les flux culturels sont indépendants des territoires, des frontières. Toute activité de réduction de la conflictualité pousse l'homme à baisser sa garde, à faire tomber ses barrières et à devenir moteur de paix. Seulement, tout bienfait découlant de la diversité culturelle et de la créativité qui la stimule, s'évapore au contact de la violence et de

l'autoritarisme. Face à ce dernier blocage, qui est aujourd'hui presque le lot quotidien du Congolais, faut-il croiser les bras et se laisser aller à la dérive ?

3. Que faire ?

D'abord une conscientisation des communautés, et celle-ci passe par un inventaire de leurs compétences et pouvoirs. Quelles sont les dispositions naturelles des gens ? Comment gêner, freiner, bloquer les manipulations ? Est-ce la passivité, la naïveté ou le degré de la peur qui fait qu'un Congolais n'est pas un Iraquien ? Remarquons que les initiatives des villageois qui mettent ensemble leurs maigres moyens pour entretenir leurs champs, ou redécouvrir les plantes médicinales des ancêtres, sont le fruit d'une prise de conscience qui les amène à s'organiser pour essayer, tant soit peu, d'influer sur la maîtrise de leur vie et de leur situation dans un contexte où ils sont niés. Ce génie des communautés à résister à l'adversité est la preuve, si besoin en était, de la possibilité d'apports pertinents des diverses cultures à l'édification de la Nation. Il resterait alors à résoudre le délicat problème de la mise en place des structures institutionnelles aptes à favoriser et à encourager l'exploitation de ces apports. Ajoutons qu'il serait tout à fait illusoire de ne retenir que les aspirations comme intérêts des gens, alors qu'il faut voir comment valoriser les potentialités et les ressources locales. Une notion comme celle de marché culturel par exemple renvoie un écho dans tout le pays. Il n'y en a pas beaucoup qui, à la ville, comme à la campagne, restent indifférents au rythme envoûtant de la musique dansante congolaise. La mobilisation des communautés peut donc passer facilement par ces ensembles des activités intellectuelles et artistiques. Proposer à quelqu'un de rentabiliser sa culture, c'est le mobiliser pour l'exploitation d'une richesse qu'il possède et qui ne lui demande pas de recourir à l'étranger. Cette fois, c'est lui qui est valorisé pour gagner, prouver et donner, et cela de façon palpable. C'est sur cette voie que se situe la promotion des espaces de démocratie directe et participative et la reconnaissance des différentes légitimités sociales.

Pour terminer, nous voyons bien que l'interculturel rappelle à l'individu comme à la collectivité l'essentiel, c'est-à-dire :

- Le nécessaire apprentissage de la réalité de l'autre, de sa spécificité créatrice qui induit une confiance en soi et en autrui capable de réduire la peur et les tensions pour finalement éliminer les barrières entre communautés.
- Le respect de l'identité de chacun, identité perçue et vécue comme l'appui indispensable à tout individu pour aborder les relations interpersonnelles en toute lucidité et connaissance de cause.
- L'appel conscientisant sur la force et le pouvoir que l'individu peut tirer de ce qu'il sait faire le mieux en pratiquant sa culture.
- La mise en route de programmes mus par les énergies dégagées par les dynamiques internes aux communautés.

C'est ainsi que chacun se sentira utile et donc capable de participer à la construction d'une culture donnant cohérence et identité. Le bénéfice attendu dans l'immédiat

étant une participation réelle à la maîtrise du destin collectif lorsque chacun, chaque communauté, et finalement tout le monde est convaincu d'être partie prenante à un processus incitant au dépassement ethnique vers une construction collective.

Prosper Hamuli-Birhali

Goma, novembre 2003

III. LE BALLET, CE CHOC QUI FAIT DU BIEN !

Le ballet interculturel du Nord Kivu vient de boucler une tournée d'exhibition en territoire de Rutshuru. Parti de Goma le samedi 23 août 2003, ce groupe d'une soixantaine de personnes issues de toutes les neuf communautés ethniques de la province auxquelles se sont ajoutés les « Bilumbu » à cheval sur le Maniema et la province Orientale, est revenu le lundi 25 août. Deux jours durant lesquels ce ballet apparemment hétérogène a fait montre d'une homogénéité remarquable tant par l'esprit d'équipe qui le caractérise que par l'aisance avec laquelle il passe d'un rythme à un autre, d'un répertoire à un autre, sans heurt ni choc. Une vraie leçon pour des spectateurs médusés par ce message visuel, cet aller-retour vers l'autre accepté comme source d'enrichissement et non comme vecteur potentiel de destruction comme cela a été souvent le cas dans notre sous-région.

3.1. DE L'INTRACULTURALITE A L'INTERCULTURALITE

Entretien avec WILLY KAKITSA

Pole (P.) : A vous qui avez pratiquement grandi avec le ballet, je pose une question à triple volet : le ballet, d'où vient-il, où est-il, et où va-t-il ? Et comment faut-il le désigner : ballet interculturel ou ballet intercommunautaire ?

Kakitsa (K.) : D'abord, au niveau de la dénomination, ce sont les danseurs eux-mêmes qui l'ont baptisé ballet interculturel de préférence à ballet intercommunautaire qui restreint son action et la confine dans les limites étroites de quelque neuf communautés ethniques.

Quant à l'origine du ballet, c'est l'existence de groupes folkloriques dans chaque communauté ethnique qui a fait germer l'idée du week-end interculturel chez Pole Institute. Au cours du premier week-end, chacun a exhibé sa propre danse et l'a ramenée au week-end suivant jusqu'au jour où on s'est dit qu'on pourrait prendre une chanson et demander à chacun de danser comme il l'entend. On a pris une chanson hunde, et tout le monde a dansé selon son imagination. C'était à la fin de la journée, et tous nous avons dansé sur le même rythme, chacun avec sa tenue. Et l'étincelle a jailli à cet instant. Pourquoi ne pas briser la monotonie en faisant danser tout le monde sur un seul rythme ? Dès le week-end suivant, la nouvelle idée était de former un seul groupe qui exécuterait les danses des groupes originels. Nous avons eu soixante danseurs qui ont accepté d'entrer dans un groupe appelé ballet, groupe où tout le monde exécuterait les danses de tout le monde.

P. : Où va le ballet, et d'abord, où est-il ?

K. : A la première sortie, il y avait encore des tâtonnements. C'était encore le début, mais le ballet a amélioré ses performances et le groupe son niveau de compénétration

P. : Quelles sont les contraintes que rencontre le ballet ?

K. : Au niveau matériel, en tout cas le ballet n'est pas encore au stade de l'autonomie. Il faudrait peut-être réfléchir sur une formule, sur comment rentabiliser autrement ce que gagne le ballet de façon à aller vers son autonomie.

P. : Alors, quelles sont les perspectives en termes de transmission du message ballet ?

K. : Bon, en termes d'instrument de transmission du message, pour le moment on peut considérer que le ballet est tout simplement à ses débuts. C'est maintenant que le ballet existe. C'est maintenant que le travail de transmettre le message doit commencer. L'expérience de Nyamilima a montré qu'il faut que le ballet se déploie à l'intérieur, à l'extérieur et à plusieurs endroits pour montrer qu'à présent c'est la vie en harmonie qui doit commencer. L'autre aspect c'est que lorsque le ballet se produit, on sait qu'il s'agit d'une activité détraumatisante. La population a vécu les guerres, les tueries alors le ballet vient et dit : faites comme moi.

P. : Avez-vous des cibles prioritaires pour ce message-là ?

K. : Evidemment après Rutshuru c'est Masisi. Et pour Masisi, on pourra programmer une seule sortie au cours de laquelle on se produirait à trois endroits comme par exemple Kitshanga, peut-être aussi Nyabyondo, ... ici tout près, on irait à Minova avant de s'attaquer au Grand Nord. En effet, on sent encore un peu trop de résistance de ce côté-là. Le mot « cohabitation » ne fait pas recette au Grand Nord à Butembo-Beni.

P. : Pouvez-vous hasarder une explication à ce phénomène ?

K. : Mes frères au Grand Nord ont un comportement de résistance inconsciente à la cohabitation à un niveau tel que certains ont besoin même qu'on leur explique leur comportement. Pour moi, l'explication doit être vraiment profonde.

P. : Est-ce que ce n'est pas parce que le terroir du Grand Nord est mono-ethnique que, quand ils doivent recevoir des personnes venant d'ailleurs, ils ressentent cela un peu comme une invasion ?

K. : Il peut y avoir cet aspect-là, mais je crois que c'est plus profond que ça. Le problème touche à l'éducation de l'esprit et du cœur qui agit même à l'insu de la personne. Comme la personne n'est pas consciente du contenu de cette éducation, elle agit sans savoir pourquoi.

Voici une explication invisible, non apparente. Dans notre mythologie, il existe plusieurs contes qui rapportent les cas de filles qui se sont mariées à de beaux garçons aux dents en or. Accompagnées, pour certaines, de leurs petits frères, elles ont suivi leurs maris. Arrivées au pays, elles sont déçues. Elles constatent que les beaux garçons étaient en réalité des êtres étranges. Et, souvent, vers la fin du conte, on devait manger la fille. Par une tactique, l'une des filles est parvenue à s'échapper. C'est elle qui a raconté ce qui était arrivé aux autres.

Pour moi, il faut interpréter ces contes comme suit. Par le fait que ces filles se marient à des étrangers, la mythologie annonce que la culture yira aura des contacts avec les autres cultures. Et aussi, la mythologie prévient que des contacts avec les autres cultures naîtront des déceptions. Alors, parmi ces déceptions, il y aura cette propension à régler un problème par le meurtre. Dans un des contes, la fille qui rentre en courant, et qui est poursuivie par ces monstres, n'a la vie sauve que parce que, après le départ des filles, les villageois ont miné le chemin d'accès au village par des fétiches capables de reconnaître les enfants du pays. Tous les monstres ont été anéantis, et la fille a réintégré le village.

A ce niveau, il est clair que le Yira devait barrer la route aux monstres. Mais, au niveau conscient, qui sont les monstres ? C'est là que réside l'erreur d'interprétation des Yira qui prennent les monstres comme les êtres humains différents d'eux, donc

étrangers. Le conte, lui, parle de monstre c'est-à-dire de l'esprit et non des êtres vivants. C'est cet esprit qui, pendant longtemps, a été bloqué à l'entrée qui, aujourd'hui, est entré dans le village. Aujourd'hui les populations s'entretuent avec aisance, les Maïmaï le font avec fierté, d'autres distribuent la mort pour régler tout problème. Cela veut dire que ces gens ont fait entrer le monstre dans leur terroir, au moment où ils croient que les cultures des autres sont les monstres annoncés par la mythologie. Comme les Autres sont les porteurs de ces monstres, il faut leur être allergique.

P. : Ce genre d'explication m'inspire une question concernant votre personne. M. Kakitsa, vous êtes un brillant mathématicien. Par quelle « déformation » êtes-vous allé si profondément dans la lecture de votre tradition, aux contes, et comment êtes-vous passé de professeur des mathématiques à l'université à des « choses » culturelles généralement perçues comme dépourvues de valeur dans notre société. Comment combinez-vous votre Etre d'enseignant à l'université et votre seconde nature d'accompagnateur du ballet et d'être ainsi à l'aise, de danser avec ces jeunes gens ? Votre dualité, comment la vivez-vous ?

K. : En fait, c'est question d'être averti. D'abord, les mathématiques c'est l'étude des structures. Le mathématicien a la facilité de déceler les structures de ce qu'il voit. C'est pourquoi certains appellent les mathématiques : la culture des cultures. Je veux dire que ma formation m'aide à comprendre les relations, les éléments qui sont en train d'être manipulés dans ma société. C'est de là que je comprends pourquoi mes frères affichent un tel comportement. Ils doivent cesser de considérer les autres comme des êtres étranges, les monstres des contes.

P. : En projection, quelle est la vision du ballet ?

K. : Les peuples du Nord-Kivu doivent arriver au niveau du ballet, à cette symbiose, à cette harmonie sur pratiquement tous les points. Dans le temps, il y avait déjà au Kivu des mariages interculturels. Le ballet propose d'aller au-delà, de contacter en profondeur la culture de l'Autre. Il faut arriver au niveau du peuple américain qui, par un mélange de plusieurs cultures, est arrivé à une culture américaine.

P. : Les supports du message, qu'en dites-vous ?

K. : Vous répondre c'est un peu difficile car ces supports n'ont pas été pensés avant l'action. C'est maintenant que nous nous rendons compte que nous avons un instrument utilisable. Et même cet instrument commence à nous amener à théoriser sur le processus pour sortir des conflits. Après observation de ce que nous avons monté sans le savoir, nous dégageons un cheminement par graphes dans le processus de réconciliation-pacification. On part d'un conflit, on va vers un face à face qui amène vers la tolérance. Avec le dialogue, les gens commencent à se comprendre et passent de la tolérance aux échanges qui aboutissent à l'harmonie, à la compénétration. Nous sommes là dans un processus que Pole Institute appelle une véritable recherche-action. A travers des actes, on fait de la recherche, et maintenant, par exemple, on est au niveau où on peut conceptualiser toutes les actions qui ont été menées. On peut sortir une théorie.

P. : En tant qu'individu, que poursuivez-vous dans le ballet ?

K. : Enfant, j'ai vécu une harmonie que je voudrais voir rétablie aujourd'hui. Je n'accepte pas que les gens qui ont vécu ensemble, se sont « entre-mariés », s'entremangent aujourd'hui. Et pour aboutir à quoi ?

P. : Vous pensez réussir ?

K. : Comme nous ne sommes pas les seuls à poursuivre ce rêve, au vu des actions menées par les associations féminines, les Eglises et les autres, une synergie entre nous correspond à la volonté divine. La criminalité est gérée par des extrémistes qui, devant des histoires comme le ballet, la pacification et les autres actions, agissent toujours dans l'ombre. L'amplification de nos actions fera que la criminalité ne va plus se développer. Si les extrémistes sont obligés de se cacher de plus en plus, nous réussirons à les réduire presque à néant.

P. : Vous pouvez hasarder un délai, peut-être cinquante ans, une génération ou deux ?

K. : Je ne sais pas. L'harmonie a duré des siècles, nous l'avons détruite en dix ans. Peut-être que d'ici vingt ans on aura fait quelque chose.

*Propos recueillis par
Onesphore Sematumba
et Prosper Hamuli- Birhali*

3.2. « CE N'EST PAS POSSIBLE... »

Prosper Hamuli décrit le choc ressenti par les populations de Kiwanja et de Nyamilima lors de la prestation du ballet. Incrédulité et espoir se lisent dans les yeux des spectateurs médusés.

Nous sommes à Rutshuru ce samedi, 23 août 2003 pour suivre les spectacles programmés par le ballet interculturel du Nord-Kivu soutenu par Pole Institute. Toute la population est conviée à suivre des danses traditionnelles de plusieurs tribus peuplant la province exécutées par des acteurs polyvalents issus de communautés perçues par la société comme ennemies.

A Rutshuru et à Kiwanja, le samedi, comme à Nyamilima, le lendemain, des officiels comme l'administrateur ou le chef de poste, des curieux comme les religieuses ou les paysans et d'autres comme des médecins, des pacificateurs ou même un anthropologue de passage, sont émerveillés. L'assistance est chauffée par des groupes locaux de danses, mais quand le ballet entre en scène, dans le public, c'est le délire.

La bousculade frise la cohue. Les puristes sont confondus. « Un Nande qui danse tout n'est pas un Nande », entend-on derrière. Certains croient reconnaître des non congolais parmi les danseurs. Réflexe de rejet que le ballet vient combattre justement ! L'accoutrement d'un « Bilumbu » épouvante une adolescente que ses amies forcent de rester. Une femme manque de s'évanouir lorsque les chansons de son terroir bangobango sont lancées. Elle n'avait plus entendu la musique de son enfance depuis plus de dix ans.

Mais tout ceci n'est rien en comparaison avec l'émotion que manifeste l'assistance au moment où l'un des acteurs se met à se trouer la peau du ventre avec une tige métallique. « C'est de la magie ou de la sorcellerie », « C'est faux ! » Et pourtant nous l'avons tous vu, et le garçon n'a saigné de nulle part. Seul un prêtre de Nyamilima dira : « C'est de la prestidigitation ». Même MWACHALIRI, à plus de 50 ans, avoue n'avoir jamais vu ça, lui qui a vu tous les spectacles organisés pour le Mwami RUGABO (1920-1977).

Les présents ont regretté que ceux qui étaient restés aux champs n'aient pas suivi un tel spectacle. Partout le ballet est invité à revenir. Quant au spectacle lui-même, certains ont émis le vœu que ceux qui prendraient le ballet comme modèle évitent les numéros de magie ou de sorcellerie. Mais, comme disent les danseurs du ballet, « Iko nini ? Iko ballet ». Pour dire que la diversité est une richesse !

A l'issue des représentations, les spectateurs restituent avec une fidélité surprenante les messages lancés. Nous avons ainsi noté que presque tous avaient retenu qu'il fallait dépasser les haines et les rancœurs issus de la guerre et s'associer pour mieux exploiter les aptitudes de chacun. C'était dit d'une façon simple, du genre : « De tels enfants ne peuvent pas aller au tribunal », etc.

Il n'y a que le futé Muhindo Pierre, président du comité de l'eau à Rubare et membre du comité local de pacification, qui lance en pointe : « Si nous devons imiter tout ça, la limite c'est l'argent ! ». Il a peut-être raison mais l'argent ne fera rien à la place de son esprit créatif.

Le coordonnateur du ballet peut se féliciter, lui qui s'époumonait au micro pour exorciser (*kukemea* en swahili) les démons de la division et de la haine ethnique. Même l'âge des danseurs est déjà en soi tout un message. La plupart des danseurs locaux rencontrés étaient des personnes d'un certain âge. Peut-être y aurait-il une barrière culturelle ou de la méfiance à laisser les jeunes s'exhiber dans des manifestations officielles, souvent politiques ou politisées.

Les jeunes du ballet, eux, sont de véritables militants bien qu'ils forment un microcosme de leur société. Il n'y a qu'à se remémorer les difficultés qui sont les leurs. Vivre ensemble malgré une société qui exalte la violence, la haine et l'exclusion. Échapper à l'emprise de certains adultes dont l'ambition est de se servir du ballet comme monnaie d'échange au service d'ambitions peu avouables. Danser et consacrer du temps au ballet sans espoir d'être payé.

Il faudrait pénétrer les motivations de ces jeunes pour apprécier à leur juste prix tous les talents qu'ils déploient pour maintenir un climat d'entente et de tolérance mutuelle entre eux. Heureusement que la satisfaction morale est parfois au rendez-vous. Lorsque ces jeunes se produisent à Nyamilima ce dimanche-là, leur numéro : **1+4** fait mouche. Cinq acteurs réussissent à s'asseoir sur la même chaise au lieu de se la disputer, contrairement à ce qui vient de se passer dans la contrée où des ambitieux n'ont trouvé mieux que de faire abattre le chef politico-coutumier du lieu.

Le vieux Rwanika Oswald, agent à la chefferie de Bwisha, apprécie. Il se sent tout d'un coup fier de sa culture. Sa curiosité pour les cultures des autres est piquée, nous confie-il. Et lorsqu'il entend le vacancier Roger Nkura... avouer qu'il ne connaît pas sa langue maternelle, il s'insurge à haute voix contre ces parents qui ne pratiquent pas leur langue maternelle en famille. Cela devrait être une infraction que son bureau se chargerait volontiers de réprimer.

Son indignation n'a d'égal que la protestation de l'artiste Ndahorutiyebandi de Komayombi contre l'emploi d'instruments modernes pour accompagner des rythmes traditionnels. Il en sait quelque chose, lui qui a tout fait pour que ses enfants sachent jouer de l'instrument à corde dont il est le spécialiste patenté. Or, dit-il, il existe une vraie fraternité entre les joueurs du même instrument de musique, bien que l'instrument traditionnel ne nourrisse pas son homme. Du reste, le passage du ballet lui donne l'espoir d'apprendre à rentabiliser son talent.

Tout compte fait, reconnaissons avec Karonde Télésphore du barza intercommunautaire du Nord-Kivu, que les Banyabwisha ont vu la réunification pratique de leur pays, le temps de ce passage. En plus, danser et vivre ensemble va

au-delà du fait de passer de bons moments ensemble pour, en réalité, provoquer un effet d'entraînement sur les autres activités traditionnellement communautaires en milieu rural, comme la récolte ou la préparation des réjouissances par exemple.

Il n'est donc pas étonnant qu'à la fin des manifestations, Pole Institute reçoive des félicitations des officiels locaux. L'administrateur du territoire craint qu'un tel succès ne crée des envieux. Pour lui, il est à craindre que certains n'essaient de se l'approprier pour l'exploiter à leur profit.

Ce qu'ils ont vu dans l'expérience, c'est ce modèle à suivre qui consiste à réunifier des groupes indépendants existants au lieu d'entretenir une compétition isolationniste. Après tout, c'est l'addition des différences qu'il faut pour former un beau bouquet de fleurs.

*Prosper Hamuli-Birhali.
Kiwanja, ce 24 août 2003*

3.3 LE BALLET INTERCULTUREL DU NORD- KIVU : UN FILON POUR LES BÂTISSEURS DE PAIX

De l'affirmation des identités multiples à l'émergence d'une identité plurielle

À la question, récurrente, de savoir comment Pole Institute a eu l'idée de monter ce ballet qui semble naviguer à contre-courant du contexte ambiant, le manager de notre Institut répond modestement qu'il s'agit plus d'une intuition que d'une stratégie réfléchie. Mais l'intuition n'a pas surgi de nulle part.

En effet, Pole Institute se veut, depuis sa création, un espace de réflexion autour des défis auxquels sont confrontées les populations de notre sous-région en proie à des cycles de violences exacerbées par la vacuité de l'Etat et la morosité économique. L'un des principaux défis était et demeure celui de reconnaître à chaque individu et, à un niveau plus large, à chaque communauté, une identité spécifique dont il (elle) soit fier(e). Car, à la racine de toutes ces violences se trouve la tendance à rejeter l'autre, à le nier en tant que porteur d'une identité, négation qui a culminé dans les suppressions réciproques auxquelles les individus et les communautés du Nord Kivu se sont adonnés depuis les années 90. cela a conduit parfois à des réflexes de repli identitaire pour les uns et à la négation de sa propre identité pour les autres, les premiers cherchant la sécurité sociale au sein d'une communauté d'origine rassurante car monolithique, les autres tentant de se débarrasser d'une identité vécue comme dangereuse.

Lorsqu'en décembre 2000 Pole Institute organise son premier week-end interculturel, l'opinion est d'abord incrédule. Même les communautés invitées ne semblent vraiment pas y croire. Était-il raisonnable de faire danser et manger ensemble les hutu, les tutsi, les tembo, les nyanga, les hunde, les kano, les kumu et les nande, ces huit communautés qui hier encore ne s'alliaient que les unes contre les autres ? Plus qu'une convivialité, c'est une simple juxtaposition des groupes, le temps d'une fête, se moquaient les uns. « Pole Institute donne à manger aux gens et croit les pacifier », ironisaient les autres. Mais c'était sans compter avec la détermination des

populations qui redécouvraient en même temps que ses richesses culturelles la possibilité de se livrer à une compétition plus saine que le jeu de massacre. Aussi, ce qui était perçu comme une aventure sans lendemain, le week-end interculturel, allait-il devenir le grand rendez-vous annuel de convivialité et de challenge d'excellence, où chaque communauté s'affirme et apprécie les autres. Nous avons ainsi remarqué comment le groupe folklorique hutu, Umudiho, après une médiocre prestation en 2000, s'est remis en cause et a tout mis en œuvre pour relever le défi. L'année suivante, tout le monde était unanime que ce groupe était le meilleur et depuis lors, il tient la dragée haute à tous les autres groupes.

Après cette phase de re-affirmation des identités complémentaires, Pole Institute voulut monter d'un cran lors de l'édition 2002. Il s'agissait de passer des identités multiples à l'émergence d'une identité provinciale qui se devait d'être plurielle. Car notre but n'était pas de fusionner les communautés en une « chose sans nom », ce qui aurait été aussi stupide que dangereux.

Chaque groupe folklorique communautaire a ainsi donné des éléments capables d'être des enseignants de leur chorégraphie aux autres mais aussi d'intégrer les chorégraphies des autres, ce qui signifiait qu'en investissant **1**, on gagnait **7** (et même **8** après l'intégration des batwa). Y a-t-il commerce plus enrichissant ? Mais même si « tout le monde chante les chansons de tout le monde » comme aime à le dire Kakitsa, le coordinateur du ballet, chacun garde la tenue spécifique de son groupe folklorique d'origine afin que, d'une part, le spectateur identifie clairement les différences pour qu'il apprécie mieux l'intégration d'une part, et que l'acteur reste conscient de son identité et de celle de ses partenaires pour qu'il les accepte, d'autre part.

De Goma à Nyamilima : la force de l'âge

Décembre 2002. Moins d'une année après la destruction partielle de la ville de Goma par la coulée du Nyiragongo, nous avons organisé notre rendez-vous interculturel annuel, avec nos partenaires traditionnels que sont les communautés ethniques de la province et les Bilumbu. Mais lors de cette édition, deux innovations étaient attendues au niveau du folklore. C'était d'abord la présence de la communauté pygmée. Ces batwa si souvent marginalisés ont présenté des numéros fort appréciés par le public. C'était ensuite la première sortie du ballet interculturel provincial. Tels de jeunes futurs parents attendant la naissance de leur premier enfant, nous attendions cette première avec une joie mêlée d'angoisse. La joie de voir cette nouvelle vie qu'on aide à venir au monde et l'angoisse de la voir mal formée ou, au pire, mort-née.

L'angoisse se dissipa dès les premiers pas du ballet qui, d'emblée, vola la vedette aux troupes-mères. Car dès cette première sortie, le ballet a montré qu'il était autre chose qu'une sélection disparate d'individus issus des troupes communautaires. **Le ballet avait son identité propre, le ballet était une identité spécifique.**

Et depuis ce mois de décembre 2002, le ballet, cet enfant prodige, n'a cessé de mûrir. Il est de toutes les grandes manifestations culturelles à Goma. Il lui restait à porter son flambeau dans le pays profond. Et c'est un ballet qui a atteint l'âge mûr, que nous avons littéralement découvert lors de la tournée de Rutshuru, un ballet où les prouesses individuelles pourtant manifestes, passent au second plan, le spectateur étant fasciné par la beauté de cette équipe arc-en-ciel dont les transitions d'un rythme à un autre (c'est-à-dire d'une communauté à une autre) se font avec une élégance qui fait frémir ... de joie. Lorsque trois jeunes filles –une tutsi et deux hutu-

se trémoussent au rythme aussi heurté que viril du tam-tam hunde ou nande, cela fait rêver. Lorsque les mêmes jeunes filles exhibent la danse tutsi, plus « élastique », accompagnées au chant par un bilumbu et une nande cela déclenche une émotion qui était facilement perceptible dans le public. Mais lorsque tout ce beau monde exhibe la danse pygmée alors qu'il n'y a qu'un seul mutwa présent, cela laisse tout le monde pantois. Et à la fin on se dit : l'espoir d'une cohabitation pacifique et d'une concorde vraie n'est pas une chimère dans cette province.

Le ballet de l'espoir

Un des faits porteurs d'espoir dans ce ballet est la forte présence des jeunes, dont des élèves et des étudiants. Cela rassure quant à la pérennité d'un groupe appelé à véhiculer ce message d'espoir par monts et par vaux, souvent dans des conditions héroïques.

Nous saluons au passage les groupes folkloriques de Nyamilima qui font la part belle aux jeunes et même aux enfants. Les jeunes Munde (de la communauté nande), si sympathiques avec les touffes d'herbes nouées sur leurs maigres biceps, les enfants Intore de Buganza qui prennent un plaisir fou à se défier et à défier les adultes, autant d'atouts et de potentialités pour un Nord Kivu qui danse et pour des lendemains qui chantent.

Et lorsque **le noyau de réflexion** de Nyamilima nous promet de nous inviter dans un avenir proche pour assister à la première sortie du ballet local, nous sommes convaincus que ce n'est pas du bluff : le dynamisme de ce noyau de réflexion est indéniable et les groupes folkloriques locaux regorgent de talents.

Et demain ?

Comme nous l'avons dit plus haut, le ballet interculturel du Nord Kivu constitue en soi un message. Mieux que toute prédication et que tout discours politique, il est lui-même cohabitation, tolérance, concorde, unité. Et ce message doit être porté aussi haut et aussi loin que possible. L'Ituri, pour ne citer que ce coin dont les violences inter-communautaires restent sourdes aux discours et aux forces d'imposition de la paix, serait un site idéal pour le ballet-message. Mais cette expérience n'est pas que thérapeutique, elle recèle aussi des vertus préventives indéniables ; d'où la nécessité impérieuse de faciliter les sorties du ballet partout où c'est possible. Et pour cela, Pole Institute invite tous les constructeurs de paix et autres bonnes volontés à appuyer ce beau groupe pour l'accompagner sur la voie de son autonomie. Parce que le pire qui lui arriverait serait qu'il soit récupéré par un individu ou une institution qui en ferait son porte-voix.

Onesphore Sematumba

28 août 2003

IV. ECHOS DU WEEK END INTERCULTUREL 2002

4.1. POESIE

Les occasions de joie se fêtent très facilement et de diverses manières. Mais, dans l'adversité, la réaction a tendance à être plutôt personnalisée. A l'occasion du week-end interculturel organisé annuellement par notre Institut, nous avons lancé un concours de poésie pour la jeunesse scolarisée de Goma et des environs. Ces jeunes poètes ont été invités à extérioriser ce qu'ils ressentaient une année après l'éruption volcanique du 17 janvier 2002 à Goma, à ce moment même où les premiers signes de décrispation politique se percevaient après la signature de l'accord de Pretoria. Les poèmes qui suivent mettent à nu leurs rapports au volcan faits de souffrances à maîtriser mais aussi leur volonté de vivre et tout leur espoir de relèvement de leur pays du marasme actuel.

5.1. 1. Pour exorciser le volcan...

Vivre avec un volcan en activité c'est appréhender lucidement la menace qu'il représente pour savoir jeter un regard positif sur cette cohabitation pleine de risques. Nos poètes en herbe pensent et disent qu'il ne sert à rien d'avoir peur outre mesure. On peut tout attendre d'un voisin.

LE NYIRAGONGO

Voleur !

Ogre

Lanceur de pierres

Canaille

Arracheur

Nyiragongo !

Violeur

Ouste !

Laveur des villes

Coulée

Apocalyptique

Nyiragongo

Je t'insulte

J'insulte ton père, j'insulte ta mère

J'insulte ton grand-père

J'insulte à haute voix le ventre d'où tu es né

J'insulte cent fois le sexe qui t'a fécondé

J'insulte, j'insulte...

Et si tu es fort

Reviens encore

Te promener sur ma ville

Ose revenir et tu verras si je fuirai encore !
Maintenant je te connais
Voisin
Je te connais suffisamment
Pour t'avoir côtoyé
Le 17 janvier 2001

Ah !
Comme un orage
Tu grondes mais tu n'extermines pas
Tu éclates mais aussi tu t'arrêtes
A temps !
Et je reviens recommencer
ma vie à tes cotés

Comme un mercenaire
Tu attaques mais tu ne colonises pas
Tu abîmes certes et tu te replies
À temps
Et je refais mon destin
De voisin d'un danger

Voisin
Ombilical
Lave
Coulant
Agresseur
Nuit et jour

Je te pardonne

Toi et moi
Nous sommes jumeaux reliés à un nombril commun de la terre !
Je te pardonne pour ma maison détruite
Je te pardonne pour m'avoir délogé
Je te pardonne pour m'avoir volé

Je te pardonne

Demain nous vivrons ensemble.

(Kasthuva)

MARATRE

Toi qui fus avant tous les êtres
Fière et majestueuse comme une princesse
Toi qui nous a tous vus naître
Tu domines le nord de la ville sans cesse.

Nyiragongo, marâtre nature
De tous les coins et recoins du monde

Des curieux viennent et inondent
Pour observer ta mésaventure.

Hélas ! vient le jour de ta fureur
Sans pitié sur tes enfants tu craches
Du feu et consumes tout sans relâche
Puis t'arrêtes au lac faute d'ardeur.

Oh ! les voilà sans espoir et sans abri
Dans une ville noircie, une ville meurtrière
Où la vie renaît sous de petits toits
Au regard pitoyable toujours tourné vers toi.

(Kyahi)

PROVISOIRE

Où suis-je mon Dieu!
Pas de route
Pas de sentier
Mais dites-moi, dites-moi, mes frères,
Où suis-je?
Je ne sais plus me retrouver
Je reviens de Gisenyi
Je reviens
Parce que j'aime ma ville
Mais où est-elle ?
Toi Goma que j'aime
Mais où es-tu ?
Non, attendez, j'y vais, j'y vais sûrement
Je vais revoir ma ville que j'aime!
Voici MAJENGO ! Oh! Oh! Plus rien, tout est rasé
Tout est lave
L'Optigo n'existe plus
Virunga, est-ce un rêve?
Virunga, où es-tu?
Le lycée Anuarite... n'est plus
La paroisse Caraciolini ...n'est plus
La Virunga ... n'est plus
L'Institut Mikenno... n'est plus
Le marché Virunga... n'est plus
La cathédrale Joseph Busimba... n'est plus
Où suis-je, où suis-je mon Dieu?
OFFICE
A l'Office tout est lave
Les grands magasins : lave
L'hôtel Salama : lave
Le foyer social : lave
La commune de Goma : lave

L'église 8^{ème} CEPAC : lave
L'église CEBCE : lave
Toute la ville a brûlé
L'institut Maendeleo, mon école : brûlé
Le lycée Chem-chem : brûlé
L'ONC : brûlé
La gendarmerie : brûlée
La BRALIMA : brûlée
Toutes les bières du nganda Oxygène : brûlées
Ah! J'ai compris, le volcan Nyiragongo n'a pas de pitié
Tout a brûlé, tout est englouti
Les maisons des riches : englouties
Les maisons des pauvres : englouties
Les arbres : engloutis
Les poteaux de la SNEL : engloutis
Les tuyaux de la REGIDESO : engloutis
C'est fini, c'est fini pour Goma
Tout est maintenant provisoire
Les abris : provisoires
Les écoles : provisoires
Les églises : provisoires
Les magasins : provisoires
Les bureaux : provisoires
Oui, provisoire parce que le Grand est là
Le redoutable Nyiragongo
Tout est et demeurera provisoire à Goma

(Rudahigwa Kika)

PAUVRE NYIRAGONGO

Pauvre Nyiragongo!
Tu as calciné champs,
Enterré des vivants...
Mais mon maïs est là,
Très fertile à souhait ;
Muhindo le voici,
Joyeux mais démuné.

Pauvre Nyiragongo !
Tu as détruit écoles,
Saccagé des églises...
Mais l'Instigo est là,
Nous éduquant à fond,
Saint-Esprit le voici,
Adorant son messie.

Pauvre Nyiragongo !
Tu as barré cliniques,

Renversé des échoppes...
Mais la Charité est là,
Donnant des soins cliniques ;
Mon Mvano le voici,
Marchandant sans souci.

Pauvre Nyiragongo !
Tu as rasé bureaux,
Comme tous nos terrains...
Mais la Mairie est là,
Te narguant à tout vent ;
Le volcan le voici,
Aux matchs sans merci.

Pauvre Nyiragongo !
Tu as fauché hôtels,
Décimé ONG...
Mais Ihusi est là,
Accueillant ses touristes ;
Et Pole le voici,
Soutenant ma culture.

Pauvre Nyiragongo !
Ton fouet ô vautour,
En nous frappant au front,
N'aura jamais raison
De notre grand Amour.
Sur tes écailles, nous construirons Goma.
Goma de tolérance,
Mais aussi de pardon ;
Goma de vérité,
Mais aussi de cohabitation.
Goma qui nous vit naître,
Nous verra résister
Malgré toi Nyiragongo .

(Safari Balingene)

4.1.2. Les yeux tournés vers l'avenir.

Aujourd'hui plus qu'hier un seul mot vient à l'esprit des Congolais, c'est le mot ESPOIR. Espoir de retrouver un niveau de vie acceptable après l'éloignement du spectre de la guerre et de son cortège de malheurs. Espoir de voir les ressources de ce pays profiter à ses fils. Avec le poète, on peut rêver de l'avenir prometteur projeté par le miroir du futur.

UN JOUR VIENDRA

Un jour viendra où
Du haut des montagnes
On entendra une voix crier :
« Assez ! Assez !
Assez de cette guerre sans fin
Assez de ce sang qui coule
Le sang de ces enfants soldats
Victimes innocentes d'une guerre sans raison
Assez de ces veuves aux multiples responsabilités
Assez de ces hommes qui restent là à ne rien faire »
Oui ce jour viendra
Et il est proche
Où des fonds des mers
Et des tombes de nos ancêtres
S'élèvera une voix disant :
« Cessez maintenant !
Nous en avons assez
De ces cris et de ces pleurs
Les cris de ces enfants
Qui meurent sur les champs de bataille
Sans savoir pour qui ils combattent
Cessez dès maintenant !
Chassez la guerre
Et que la paix règne en maître !
Oui ce jour viendra et il est proche.

(*Chancy Chiragane*)

AMKA KONGO

Lunda ; Luba ; Kongo !
Waana wako wameuzwa kama bidhaa ;
Nusu kilo ya chumvi kwa watu elfu,
Tumepigwa kama farasi ;
Viboko kwa ajili ya kazi,
Babu zetu wamesinzia utumwani.

Uhuru yako ni ndoto kwetu
Mate kinywani mwa mangaribi ajili ya rasili mali zako.
Moto yako imechochelewa na muhuni huyu
Tamaduni zetu zimekanyangwa
Hata sasa
Ukoloni unendelea.

Zaire !

Rushwa yako ni laana na hata
Tumbo za waumini wako zajaa vyura
Uwizi wa ngawira umefanya nchi hii kuwa
Masikini sana
Ebola amehudumiwa kuliko mwanadamu.

Jamhuri ya udikteta imefua dhafu,
Ubaguzi imepewa kipao mbele
Unduguumeketi juu ya yote
Okaapi wao wanalia na kusaga meno
Mbuga lao limeona cha mteme kuni
Mazingira yapo mahakamani.

Musa ataja lini?
Ukimwi umenyakuwa bendera yetu
Kaateusha ameshinda uchaguzi
Demokrasiaamekimbilia Amerika
Popote damu ya wasio na hatia
Ndio maana Lumumba amewekwa pema peponi.

La! Alakini sasa
Fikra zetu ni njema sasa
Tunatizama Nyiragongo mbele
NI wazi sasa viboriti ndani ya macho yetu
Umoja wa mulendu na muhema ni lengu letu sote
Wote mbeleni kwa kazi.

Si twatumia zahabu kwa kuosha miguu
Madini yote ni ya hazina kubwa
Hata majina hatuelewe
Maziwa na asali twawapa mbwa
Tayna ni tayari kwa utalii
Ghetto haitapewa nafasi Kongo.

Ebu Kongo !
Ndoto zetu zitakamilishwa
Upendo na haki ni mapashwa
Bendera rohoni
Taifa moja kwa ajili ya maendeleo ndelevu
Angaribi imeona aibu.

Ee Mungu bariki Kongo
Ee Mungu bariki Afrika.

(Muthaka)

O TOI MON PAYS QUE J'AIME

Ô toi mon pays que j'aime et que j'adore
Du fond de mon cœur, je parle de toi encore.
Je chante ta beauté malgré ta misère,
Et cette misère n'est plus qu'éphémère.

Je veux brosser ton passé dans ma mémoire
Pour connaître la journée qui atteint son soir.
Cette journée si opaque, si angoissante,
Où tes fils n'ont eu qu'une vie menaçante.

Tu as été légué à l'inconnue à ton insu,
Et tes fils n'avaient du tout rien su.
Ils n'ont eu que des fesses férocement fouettées,
Etouffés, n'ayant droit même de hoqueter.

Tes fils aînés se sont donnés corps et âme
Sans toutefois avoir peur de leur vie en flamme.
Pour que tu retrouves liberté et espoir,
Que ton avenir efface l'affreuse histoire.

Certains de tes fils n'ont pas caché leurs vices,
Ils étaient subjugués par leurs avarices.
Et voici ton histoire n'a pas été changée
Après le départ de l'homme étranger.

Je rêve un rêve délicieux et flatteur,
Car tu as toujours un avenir prometteur.
Je te regarde dans un miroir du futur,
Je vois tes fils marcher loin de l'aventure.

Je vois les Congolais autour d'une table,
Devant eux un développement durable.
Il s'est disloqué le grand miroir ethnique,
Ils n'en ont qu'un : le miroir patriotique.

Les fils du pays rétablissent le Congo,
Autour du fleuve majestueux, le Congo.
La patrie à la richesse inépuisable,
La force de tes enfants est indubitable.

Tes enfants à l'unisson n'ayant qu'un seul chant,
Rendez-vous ensemble au développement.
Ayons le travail comme un fameux refrain,
Ayons l'amour et le patriotisme sains.

Tous ensemble, sans exception aucune,
Nous te rehausserons par ta fortune.

Tu rayonneras au centre de l'Afrique,
Grâce à toi, on reconnaîtra notre Afrique.

(Ntawigira Innocent)

LUEUR D'ESPOIR

Il pleut sur le Congo Démocratique
Des bombes sous forme de cantique
Au nord le pays bouillonne
A l'est les mitrailleuses chantonnent.

En vain l'ouest s'inquiète de la crise
Quand des âmes innocentes périssent
Quand des fleuves de sang jaillissent
Et que gémissent les faibles en cette période grise.

O Seigneur, écoute nos cris de détresse
Que l'humanité entière fasse signe de sagesse
O pays voisins, venez à notre secours
Éteindre ce feu qui brûle du jour au jour.

Chers compatriotes, élites de la patrie
Le peuple congolais met en vous son espoir
Pour sortir de la crise avec toute gloire
Vers un Congo nouveau, longtemps meurtri.

(Muhindo Visombwere)

4.2. MEMOIRES DE LA VILLE DE GOMA

Au début de l'année 2002, la ville de Goma est détruite à plus de 30% par la coulée de lave issue de l'éruption du volcan Nyiragongo qui barre l'horizon nord de la ville. Pour avoir balayé à plus de 70% son poumon économique, cette coulée met la ville à genoux. La ville seulement ! Pas les habitants qui surprennent le monde entier en revenant sur les cendres encore chaudes de leur ville, trois jours à peine après le début de l'éruption

Pour Pole Institute, il fallait faire vivre la mémoire de cette ville qui inspirait tant d'amour et de fierté. Deux témoins privilégiés se sont exprimés. L'un, le maire, dirige la ville depuis trois ans lorsque la catastrophe de l'éruption volcanique éclate. Il a alors la lourde charge d'être l'autorité politique qui se doit d'être la plus proche de la population pour l'accompagner dans ses efforts de la traversée du malheur. Quant à l'autre, le président du Barza Intercommunautaire du Nord-Kivu siégeant à Goma, il habite cette ville depuis 1946. Deux regards portés sur une jeune ville qui, dans un contexte naturel et humain aux relents de destruction et de mort, a toujours su choisir la vie.

4.2.1. La construction de la ville de Goma : *témoignage de Papa Kibira Katarungu Thomas*

Je suis Papa Kibira Katarungu Thomas, je vais vous parler de l'historique de la ville de Goma en tant que citoyen ancien de Goma.

Je connais la ville de Goma depuis 1946. A cette époque là c'est le quartier Birere qui constituait l'agglomération la plus importante, les maisons étaient construites en paille, d'où le nom de Birere (feuilles de bananier). L'on pouvait y compter au bout de doigts quelques petites maisons en brique : c'étaient les maisons pour les commis de l'Etat et les commis de la M.G.L. (Compagnie des Mines des Grands Lacs).

Vers la route Sake, à 1 km du rond point Signers, était installée la grande Compagnie des chemins de fer vicinaux (VICICONGO) qui faisait le transport Goma-Butembo- Province Orientale. On y trouvait aussi quelques maisons en briques pour les commis, les chauffeurs et autres mécaniciens de la VICICONGO. Ce sont donc les compagnies M.G.L. et VICICONGO qui sont les premières sociétés à investir dans la ville de Goma .

L'hôtel du Kivu (actuellement hôtel des Grands Lacs), est parmi les tout premiers immeubles de cette ville. Il a été construit à la même période que beaucoup de villas d'habitation des cadres blancs.

La société immobilière du Nord-Kivu (SIMINOKI) gérait toute la surface des terrains de la ville. Il faut préciser ici que le monopole de construire dans la ville était réservé uniquement aux blancs. L'homme noir (Congolais) ne pouvait pas construire dans la ville. Ce n'est qu'en 1971, que les Congolais ont commencé à construire dans la ville. Je ne me vante pas en disant que je suis le premier congolais à avoir construit dans la ville. Certes, j'ai eu beaucoup de difficultés et traduit au parquet mais j'avais brandi mon statut de citoyenneté et j'avais gagné le procès. Il faut aussi ajouter que la famille royale et la baronnie belge avaient envahi le bord du lac en construisant des villas.

L'OPAK (Office des produits agricoles du Kivu) avait construit des usines pour le traitement du café et du thé mais aussi beaucoup de villas.

La société LIPTON CONGO avait construit une usine pour le traitement de thé. Cette société avait aussi construit des villas dans la ville de Goma. La société OTRACO actuellement SNCC avait, quant à elle, investi dans le transport maritime. Il y avait un port à Goma après le plus important port de Kirotshe. L'OTRACO avait aussi construit des villas dans la ville de Goma. Il faut noter que les Arabes et les Indous bénéficiaient des terrains pour construire des centres des négoce.

La ville de Goma a donc bénéficié des investissements venant des sociétés et personnalités suivantes :

- La M.G.L. (Compagnie des Mines des Grands Lacs)
- VICICONGO (Compagnie des Chemins de Fer Vicinaux),
- La SIMNOKI (Société Immobilière du Nord-Kivu),
- L'OPAK (Office des Produits Agricoles du Kivu),
- Le groupe LIPTON CONGO,
- L'OTRACON (Office des Transports au Congo),
- La SHUN (Société Commerciale du Haut Uélé et du Nil) qui avait aussi construit des maisons résidentielles et au quartier Birere des maisons de commerce situées en face de la gendarmerie ,

- La Baronnie belge,
- Les commerçants arabes et indous.

Fait à Goma, le 20 décembre 2002

Papa Kibira Katarungu Thomas

4.2.2. Les défis de Goma face à l'histoire régionale et aux menaces naturelles : témoignage de Monsieur François-Xavier Nzabara Masetsa, maire de la ville

Mesdames, mesdemoiselles et messieurs,

C'est avec un grand plaisir que nous répondons à votre invitation en vue de vous parler de la mémoire de la ville de Goma, ville à la fois commerciale, touristique et administrative.

Permettez-moi de vous dire que notre ville de Goma est une ville victime des convoitises de tous ses voisins, et même du monde entier. C'est probablement cette caractéristique qui a été à la base de son accroissement démographique d'ordre de trois cents pour cent en moins de quinze ans.

Nous allons donc vous parler, au cours de notre exposé, de l'aperçu historique de la ville de Goma, de sa position géographique, des causes de son expansion vertigineuse, de ses sites touristiques et de sa vocation pacificatrice avant de tirer une brève conclusion.

1) Aperçu historique

La ville de Goma a été créée par l'ordonnance n° 88-170 du 15 Novembre 1988.

- Elle compte 2 communes et 18 quartiers,
- Sa population est estimée à plus ou moins 500.000 habitants,
- Sa superficie est de 67 Km².

Avant 1988, Goma était un centre extra-coutumier dirigé par un chef de cité.

Erigé en territoire en 1950, Goma fut anciennement un poste d'Etat dépendant du territoire de Rutshuru.

Depuis sa création, la ville de Goma, a déjà connu 6 maires qui sont :

- 1) Kanga Kuzangamana : de 1989 A 1991,
- 2) Migabe Mwenemaliba : quelques semaines de l'année 1991,
- 3) Athanase Kahanya Kimuha Tassi : 1991 - 1993,
- 4) Mashako Mamba Sebi : 1993 – 1996,
- 5) Kisuba Shebaeni Irénée : 1996 - 1998,
- 6) François Xavier Nzabara Masetsa : 1998 à ce jour.

2) Position géographique

La ville de Goma est située au pied du volcan Nyiragongo, voisin redoutable et éternel. Goma est limitée au sud par le lac Kivu, caractérisé par son altitude et son gaz méthane ; à l'est, par la République Rwandaise ; à l'ouest par le territoire de

Masisi et au nord par le territoire de Nyiragongo. La ville de Goma est une ville ouverte sur toutes ses frontières. C'est pourquoi :

- De 1937 à 1956 , Goma a été le transit privilégié des immigrants rwandais vers les contrées inhabitées des territoires de Masisi , Rutshuru et Kalehe.
- En 1959, Goma a accueilli de nombreux réfugiés rwandais dont la majorité étaient de l'ethnie Tutsi.
- De 1960 à 1962, Goma a accueilli de nombreux travailleurs de l'ethnie Nande qui revenaient des centres miniers de Kamituga, Kalima, Kabunga, Lulingu, Kigulube et Njovu.
- De 1962 à 1965, Goma accueillera les déplacés de la guerre dite de kanyarwanda, en provenance de Masisi.
- Erigée en territoire contesté et soumis au référendum, Goma connaîtra l'accroissement de sa population suite aux arrivées en provenance du Sud-Kivu (Kivu central et les retournés congolais qui travaillaient au Rwanda Urundi pour le compte de l'administration coloniale).
- En 1973, Goma a accueilli de nouveau les réfugiés rwandais de l'ethnie tutsi et la même année elle reçoit les réfugiés ougandais à la prise de pouvoir de Idi Amin.
- En 1974, lors de la zaïrianisation, lorsque les anciennes plantations de pyrèthre et café de Masisi sont transformées en pâturage, Goma reçoit de nombreux déplacés de ce territoire.
- De 1993 à 1996, Goma reçoit de nombreux déplacés de guerre en provenance de Masisi, Rutshuru, Kalehe ...
- En 1994, Goma reçoit des milliers des réfugiés rwandais (hutu). Ici, nous ne pouvons pas écarter la présence de quelques réfugiés burundais à la suite des guerres ethniques dans ce pays des Grands Lacs.

C'est autant d'éléments qui ont concouru à l'accroissement rapide de la population de la ville de Goma passant de 125.000 habitants en 1998 à 500.000 habitants en 2002.

3) Etat d'esprit :

La population de Goma est en général très hospitalière et l'a démontré à travers son comportement durant tous les événements malheureux qui ont endeuillé le Nord-Kivu.

Les plus spectaculaires sont les différentes rébellions qu'elle a accueillies :

- a) rébellion des banyamulenge (AFDL) en 1996,
- b) rébellion du RCD (1998). Il faut vous dire que la présence des personnalités civiles et militaires à Goma de 1996 à ce jour, a dangereusement affecté le social de la population.

Un autre fait historique très important qu'il faut mettre à l'actif des Gomatraciens est qu'en 1993 lorsque les Hunde se battaient avec les Banyarwanda, ceux en fuite se retrouvaient à Goma parfois dans les mêmes maisons, ils priaient dans les mêmes églises et s'approvisionnaient dans les mêmes marchés et jamais, Goma n'a été troublé.

4) Sites touristiques :

- Mont Goma,

- Vue des volcans à partir du Mont Goma,
- Lac Vert,
- Coulée de lave de janvier 2002,
- Avancée des laves dans le lac Kivu,
- Ilot de Tchegera,
- Colline saline de Mugunga,
- Cratère de Buhimba,
- Pierre de Kibwe,
- Cimetière Kanyamuhanga,
- Cratère de Byahi,
- Le lac Kivu,
- Les hôtels de la ville.

Conclusion

A travers les lignes qui précèdent vous avez remarqué que la coquette ville de Goma a été le berceau des peuples des Grands Lacs depuis bien avant l'accession de notre pays à l'indépendance à ce jour.

Elle a été aussi l'hospitalière des révolutions connues ces dernières années.

Cependant, la nature ne lui a pas rendu les bienfaits mérités car les éruptions volcaniques de 1977 et de 2002 lui ont enlevé la vitalité, résultat des efforts déployés pendant plus d'un demi- siècle.

De ce qui précède, Goma a besoin d'aide en provenance des hommes de bonne volonté car 80% de son économie, de ses communes, de ses bâtiments et édifices publiques ont été détruite par les laves volcaniques. Aujourd'hui, la population de notre ville vit dans une misère indescriptible. Plus de 17.000 familles sont sans abris, les études des enfants ne sont plus assurées. Nos deux communes ont été complètement ensevelies. Le camp des fonctionnaires de l'Etat et toutes les divisions provinciales n'existent plus.

Ajoutons à ces calamités, les incendies qui ont exacerbé nos misères. Oui, Goma, tu as souffert !! Pour se remettre, Goma a besoin d'un secours dans tous les domaines.

Nzabara Masetsa

20 décembre 2002